



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

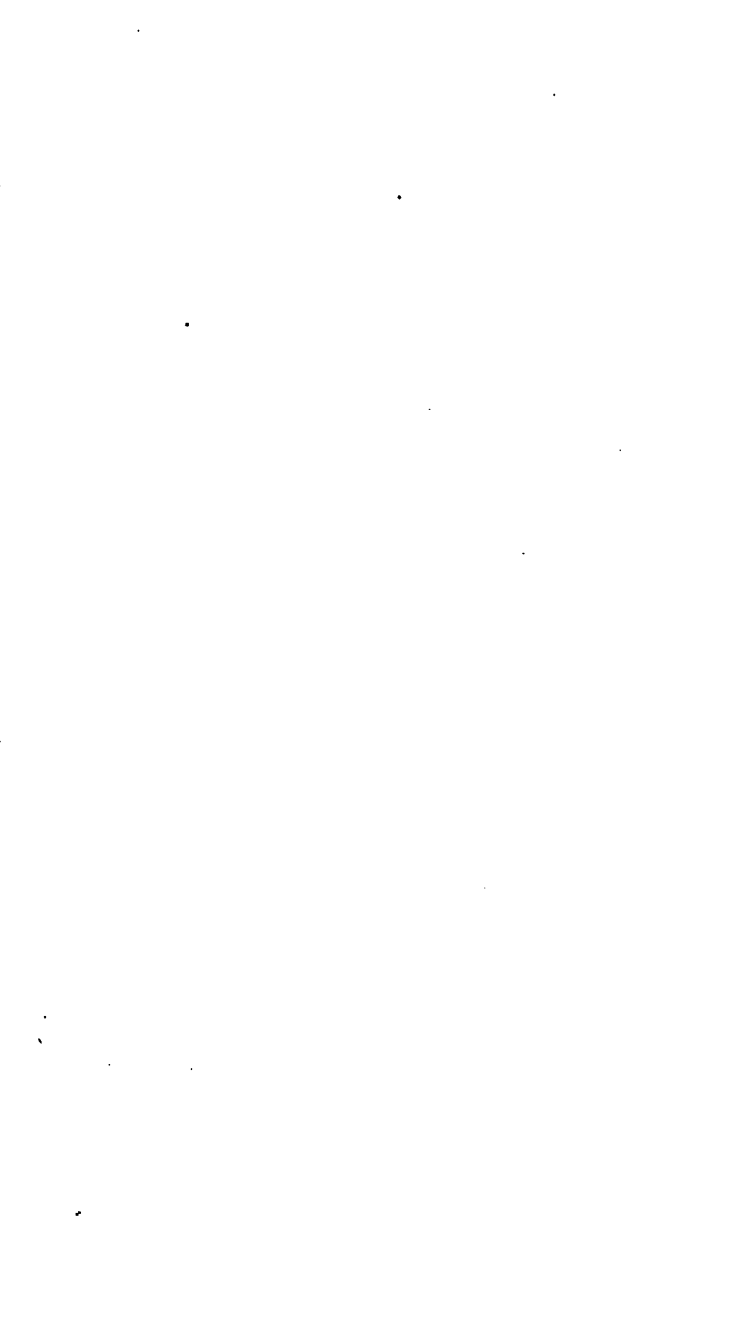
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>













*Jeune Madame de  
Stie - 1792  
Luttrell - 1792*

# LES OGRES

DU

SEIZIÈME SIÈCLE:

CONTE DE FÉES HISTORIQUE.

---

PAR MADAME D \* \* \* \* \*

---

À LONDRES:

SE VEND CHEZ BALDWIN, CRADOCK, ET JOY;

ET

J. SEACOME, CHESTER.

---

1820.





## EPÎTRE DÉDICATOIRE.

---

À MISS COCKERELL.

*Ma chère et aimable Demoiselle ;*

**L'**INTELLIGENCE, et les heureuses dispositions, dont vous me paraissez être douée promettent un avenir si heureux, et qui donnera tant de satisfaction à ceux à qui vous devez le jour, que je ne puis m'empêcher de vous dédier ce petit Conte de fées Historique, quoique vous soyez encore trop jeune peut-être pour le comprendre ; mais le temps de l'enfance, comme celui de tous les âges, passe avec rapidité ; et quand on montre tant de docilité et de désir de s'instruire, que j'en ai aperçu en vous, à sept ans, on n'est plus compté

au rang des petits enfans. Dans l'avertissement vous verrez combien ce conte fut jadis utile à de jeunes demoiselles, une desquelles'avoit à peine neuf ans. Puissiez vous, ma chère petite amie, en retirer le même fruit, et comme ces jeunes dames, devenir par vos vertus un des plus beaux ornemens de la société, et l'honneur de votre digne famille; dont le bon exemple que vous avez continuellement devant les yeux vous rendroit plus inexcusable que bien d'autres, si vous ne deveniez la meilleure, et la plus reconnoissante des filles. Mais je n'ai aucun doute sur cela; votre cœur généreux et affectionné m'en répond. Dans cet heureux espoir, croyez moi, mon aimable demoiselle,

Votre très sincère

Et tendre amie,

M. D \* \* \* \* \*

## AVERTISSEMENT.



*ME* trouvant en visite chez une très aimable dame, et la meilleure des mères, qui restée veuve avec une fortune assez médiocre, s'occupoit elle-même de l'éducation de trois filles des plus intéressantes, dont l'ainée avoit à peine treize ans. Dans le cours de la conversation, cette dame se plaignit du peu de goût qu'avoient ses chères filles pour l'étude de l'histoire, et de leur absurde partialité pour les contes de fées et tout ce qui tenoit de l'improbable et merveilleux ! Ce goût, continua cette digne mère, leur fut inspiré par une domestique (fort bonne fille d'ailleurs), à qui je fus obligée de les confier durant une assez longue maladie, dont je me trouvai attaquée il y a quelques années.

Comme je devois passer l'été avec cette charmante famille, je m'ingérois d'écrire un Conte de fées Historique. Il fut convenu en secret entre cette aimable veuve et moi, que lorsque je lirois mon conte à ses filles, elle me critiqueroit et contredirait.

roit sur certain fait de l'histoire que je voulois représenter. Les jeunes personnes comme nous nous y attendions, désirant que leur mère eut raison et de me trouver en défaut, ne manquèrent pas d'examiner leur Bibliothèque historique, et de chercher à deviner qui et quoi je voulois dépeindre par ceci et par cela. Ce plan réussit au de là de notre attente ! car au bout de quelque mois ces jeunes demoiselles se trouvèrent plus instruites dans l'histoire moderne que la plupart ne le sont ordinairement à leur entrée dans le monde.

L'ainée fille charmante et de beaucoup d'esprit se mit d'elle-même à chercher un sujet pour composer un conte. Mes affaires me rappelant chez moi, cette aimable enfant me pria instamment d'entamer une correspondance régulière avec elle : j'y consentis de bon cœur, et je me propose de présenter au public dans un Nouveau Magasin de la Jeunesse, non seulement cette intéressante correspondance, mais aussi quelques historiettes, composées par cette charmante fille, qui font honneur à son génie et à sa piété, et montre aussi l'excellent naturel dont elle fut douée par la Providence Divine.

## LES OGRES, &c.

---

**D**ANS une Isle au nord de l'Europe, naquit, vers le ——— siècle, une princesse, si parfaitement belle, qu'elle s'attira l'admiration de tous les princes voisins, et l'envie de ses contemporaines. Le roi, et la reine, dont elle étoit l'unique héritière, et le plus cher espoir, ne cessoient de faire des vœux au Ciel pour la conservation de cette fille chérie. Ils auroient désirés qu'elle ne fut baptisée qu'à sept ans, afin qu'elle put jouir des fêtes qu'on devoit donner à cette occasion : mais les grands prêtres en ayant décidé autrement, il fallut céder. Le jour du baptême étant fixé, le roi voulut y inviter les principales fées des principaux royaumes de l'Europe ; afin qu'elles douassent la jeune princesse. Or comme la curiosité est le défaut dominant du sexe, son illustre épouse, toute reine qu'elle étoit, n'en étoit pas exempte (car soit dit en passant ; toutes les vertus ne sont pas toujours le partage des grands). La reine, dis-je, voulut aussi inviter un certain

Genie de ses amis ; lequel savoit lire dans l'avenir, et qui, par plus grand miracle, disoit ordinairement la vérité. Sa majesté vouloit savoir le destin de sa fille. Eut elle été plus discrète, peut-être auroit elle été plus heureuse.

Son digne époux, qui l'aimoit autant qu'il est possible à un monarque d'aimer sa femme, consentit à ce qu'elle désiroit, et lui permit d'envoyer un courier à son Génie, pour le prier de se rendre à la cour, le jour que la petite princesse devoit être baptisée.

Lui, de son côté, nomma quatre ambassadeurs ; et fit préparer autant de chars magnifiques. Le premier, destiné à aller au de là des Alpes, chercher la fée Savante, étoit d'un azur sablé d'or : les sept sages de la Grèce y étoient représentés en *mignature*. Sur le devant, en guise de pages, se tenoient deux enfans superbement vêtus. L'un représentoit *Minerve* déesse de la Sagesse, et des sciences, avec ses attributs ; l'autre, la Rénommée, sonnant de sa trompette, et tenant de la main gauche une cage ouverte, remplie d'oiseaux de différentes espèces, les quels sembloient prendre leur essor vers les quatre points cardinaux du monde. Six chevaux pommelés, et d'une rare beauté, étoient attelés à ce char : ils avoient le long de leur crinière, une prodigieuse quantité de plumes d'Autruche violetes, étoient ferrés d'argent, et leurs harnois en-

richis de perles fines, et de pierres précieuses. L'ambassadeur, qui devoit accompagner ce superbe équipage, portoit pour presens à la fée Savante, un hibou peint en pourpre, lequel avoit au col, une chaîne de brillants; et un rossignol couronné d'émeraudes. Le second char, qui devoit aller au de là des Pyrénées, chercher la fée Eloquente, étoit peint de couleurs nuancées. La conquête du nouveau monde y étoit représentée. Sur le devant, par manière de pages, étoient deux statues d'or massif, dont l'une représentoit le Fanatisme, un poignard à la main, foulant aux pieds l'Humanité; et l'autre la Cupidité remplissant un coffre d'or, et de pierreries. Six chevaux noirs ornés de panaches couleur de feu, ferrés du plus riche des métaux, et magnifiquement harnachés, y étoient attelés. L'ambassadeur portoit pour don à Eloquente un vantour qui tenoit en son bec un coffret suspendu à un chaînon de rubis, rempli de perles orientales. Le troisième de ces équipages étoit destiné à aller quérir la fée Agréable, dans le *Royaume des Merveilles*. Il étoit peint en vert-pomme. Apollon, et les Muses d'un côté, et la chute de Phaëton de l'autre, y étoient des chef-d'œuvres de peintures. A la place qu'occupent ordinairement les pages, étoient deux jeunes filles; l'une représentant l'Espérance, et l'autre Iris, la messagère des dieux. Six chevaux blancs mouchetés de noir, et richement caparaçonnés



étoient attelés à ce char; les plumes qui les paroient étoient blanches, et couleur de rose; leur ferrures moitié or, et moitié argent, étoient ciselées avec un gout admirable. Les présens que son excellence devoit présenter à cette merveilleuse fée étoient un écrin de la dernière beauté, et un péroquet qui parloit sans cesse, *quoiqu'il fut très savant*; on dit même que dès qu'il fut arrivé à la capitale des Merveilleux, il fut invité à l'académie des sciences, et très applaudi d'un long discours qu'il fit sur les usages, les mœurs, et la sage politique du royaume des péroquets; ce qu'il attribuoit avec beaucoup de sagacité à ce qu'il n'y avoit parmi eux que les femelles qui se melassent des affaires d'état. Enfin le quatrième et dernier cortège, qui fut dans l'Isle des Philosophes, chercher la fée Sensée, étoit analogue aux trois autres. Ses peintures représentoient Cères, déesse des moissons, et Diane sœur d'Apollon. Deux jeunes garçons debout sur le devant du char portoient, l'un les attribus de Mars, dieu de la guerre; et l'autre, ceux de Neptune. Les dons de l'ambassadeur à Sensée furent une levrette d'une incomparable beauté, et un cheval de course des plus vigoureux. Quant au Génie de la Reine: comme il voyageoit dans les airs, on se dispensa d'aucun appareil, et sa majesté en fut quitte pour lui envoyer un de ses courriers au mont Hécla, fameux volcan situé dans une Isle sur

la mer glaciale, où il venoit chaque jour à certaines heures méditer, et lire son grimoire.

Cependant les ambassadeurs arrivèrent dans les Royaumes où ils avoient été envoyés. Celui qui étoit allé au de là des Alpes, s'étant fait annoncer, fut introduit aussitôt à la fée Savante. Sa surprise ne peut se dépeindre, lors-qu'il vit une femme, jeune, et élégante, qui vint au devant de lui. Comme ces espèces de génies terrestres savent lire dans la pensée, elle vit ce qui se passoit dans l'âme de son excellence et lui dit, Je vous devine, monsieur l'ambassadeur ; vous ne vous attendiez pas à trouver ici Savante la moderne ; mais au contraire l'ancienne, qui est ma *bis-aïeule*. Sachez donc que cette radoteuse, dans un moment de dépit de voir que sa patrie ne produisoit plus de Cæsars, de Catons, ni de Cicérons, quitta le genre humain, et jura par un serment si terrible de ne plus revenir, que le Tibre effrayé arrêta quelques temps son cours, et depuis, en a eu la jaunisse : le vieux Vésuve trembla aussi, ses entrailles s'emurent, son œil s'enflamma, une fièvre ardente le dévora longtemps, le retour de laquelle nous redoutons sans cesse. Enfin, continua la fée, c'est moi qui ai remplacé cette vieille folle, à la grande satisfaction de toute l'Europe ; et sans attendre de réponse, Savante la moderne se retira pour faire sa toilette. Elle mit une robe de taffetas violet sur laquelle étoient peints les miracles de plusieurs

saints et saintes dans le calendrier du 14<sup>me</sup>. siècle, et dont les canonisations sont très avérées. C'étoit un présent que lui avoit fait un vieil hermite, qui par son pouvoir magique, s'étoit rendu redoutable à la plus grande partie de l'univers. Ainsi habillée cette fée prit à sa suite un scaramouche, un harlequin, un moine, un abbé, un chanteur à *voix claire*, et un comédien; lequel étoit chargé de la boîte à mouches, et du masque de sa maîtresse. Son excellence lui ayant présenté la main, elle monta dans le char, où il prit place à côté d'elle.

L'Ambassadeur qui étoit allé au de là des Pyrénées n'éprouvoit pas une surprise moins grande. Il trouva la fée Eloquente dans un palais de cristal situé au pied d'une montagne. Cette fée, depuis l'érection d'un certain tribunal, avoit une paralysie sur la langue. Ce simulacre avoit été érigé par la Superstition et la Cupidité, lesquelles, sous prétexte de plaire à la divinité, y immoloient quantité de victimes humaines. Cependant, le mal d'Eloquente n'étoit pas sans remède : elle savoit qu'en changeant de climat elle recouvreroit la parole, mais elle étoit si indolente, qu'elle n'avoit pas le courage de chercher ce qui pouvoit lui être salutaire; car l'indolence fait son propre malheur, et se déplaît à elle même : elle envie sans cesse l'émulation, mais la paresse, sa compagne fidelle la flatte, et l'empêche de se vaincre. Telle étoit la fée à qui l'ambassadeur

s'adressa ainsi : Le Ciel, n'ayant pas permis que le roi, mon maître, mourut sans héritier, a enfin accordé à ses vœux une princesse, pour laquelle je viens de sa part implorer votre protection ; leur majestés vous prient instamment de venir à leur cour pour douer leur fille chérie, non de la parole, car c'est un don que la nature refuse rarement aux personnes de son sexe ; mais de l'art de savoir parler à temps, et à propos ; et surtout avec modération, et prudence. Quoiqu'Eloquente eut de la répugnance à se derreranger, elle ne put cependant se refuser à ce que lui demandoit son Excellence ; ainsi elle lui fit signe de la tête, et de la main droite qu'elle seroit bientôt prête ; et fut s'habiller. Elle mit nonchalamment un manteau de satin blanc marqueté de rouge, se couvrit d'un voile noir, et monta dans le char, suivie de l'ambassadeur. Elle ne prit à sa suite que quelques muets, par lesquels elle étoit ordinairement servie.

Les choses alloient bien autrement dans le Royaume des Merveilles, où celui qui étoit député à la Fée Agréable passoit des momens délicieux.—Il y avoit bien aussi quelque changement dans ce pays là ; mais les habitans trouvoient que tout étoit pour le mieux ; ils étoient contents de leur sort et c'est assez ; car le contentement gît pour la plupart du temps dans l'imagination. Un certain mélange de babil, de coquetterie, de légèreté, de gaiété, et



de vivacité, rendoit Agréable l'objet du monde le plus séduisant aux yeux des hommes ; auxquels elle tendoit sans cesse des pièges ; et qui s'y laissoient toujours attrâper. D'abord l'ambassadeur se présentant avec un air roide, et grave, commença sa harangue ainsi : Le Roi, mon maître, m'envoye supplier votre altesse . . . . . sa roideur, et son sérieux firent partir la fée d'un éclat de rire, qui déconcerta tellement son Excellence qu'il ne put en dire plus long. Il voulut s'excuser de rester ainsi à court devant une dame de son mérite ; mais les ris redoublés d'Agréable lui fermèrent la bouche. Le péroquet qu'il lui avoit présenté en arrivant, avoit déjà appris à rire comme sa nouvelle maîtresse, et faisoit chorus ; ce qui n'augmenta pas peu sa gaieté. Cependant comme les habitants du royaume des Merveilles passent pour être fort polis, surtout envers les étrangers, cette fée ne cessoit, quoi qu'en riant, de faire ses excuses à Monsieur l'Ambassadeur, et de l'assurer que son palais ses gens, enfin tout ce qu'elle possèdoit, étoient à son service ; et lui faisant une révérence courte, mais pleine de grace, elle sortit en sautillant pour aller se préparer ; car elle avoit deviné ce qu'il venoit chercher dans son merveilleux palais. Son Excellence resta avec le secrétaire de cette incomparable beauté ; qui, étant un homme d'une profonde érudition, et grand parleur, fit tous les frais de la conversation à la grande

satisfaction de son auditeur, qui avoit assez à faire d'écouter, et de regarder ce qui l'entouroit; car, dans ce lieu de délices tout étoit d'un éclat éblouissant, et il ignoroit ce proverbe qui dit que tout ce qui luit n'est pas or.

Monsieur le secrétaire qui étoit un garçon le plus modeste, et le plus véridique qui fut jamais, fit ouvrir, de surprise, plus d'une fois, la bouche, et les yeux à son compagnon, en lui répétant qu'il n'y avoit rien au monde de comparable au royaume des Merveilles. Ha! monseigneur, lui disoit il, quels hommes sont nos merveilleux! Cadediz, il n'y en a pas un parmi nous qui ne soit en état de faire *la barbe* à toutes les autres nations de l'univers!"

L'Ambassadeur qui prenoit ordinairement les choses au pied de la lettre lui demanda froidement, si parmi ses compatriotes, l'art de raser étoit mis au nombre des sciences?—Bah! répondit le Hâbleur impatienté, par *faire la barbe* je veux signifier et dire que . . . . .

La Feé Agréable reparut qui mit fin à cette intéressante conversation. Elle s'étoit parée d'une robe de frivolité lilas, et d'une écharpe tissue d'argent garnie de perles. Ses longs cheveux (qu'elle avoit eu du plus fameux marchand de perruques de la capitale), tomboient en grosses boucles, sur ses épaules d'ivoire. Son teint de lis et de rose (que le parfumeur de la cour lui avoit envoyé le matin) étoit d'une beauté éclatante: Elle tenoit sous

un bras une jolie caniche grosse comme un œuf d'autruche, ornée de petites rosettes bleues brodées en paillettes d'argent, et sur l'autre se tenoit un singe habillé à l'Espagnol. Sa suite étoit composée d'un poète épigrammatiste, d'un écuyer, d'un abbé coquet pour l'entretenir de fadaïses sur la route, et de deux femmes de chambre. Dès que l'Ambassadeur l'aperçut, il s'avança pour la saluer de nouveau : cette fois ci elle le reçut avec un sourire gracieux : enhardi par cette faveur il osa lui demander un entretien particulier pour parler d'affaires sérieuses. A cette requête Agréable fit un long soupir, et bailla en dépit de la politesse. Son Excellence ne sait elle pas, lui dit elle, que dans ce royaume ci on ne parle plus raison aux jolies femmes, à moins qu'elles ne soient attaquées d'insomnie, alors c'est un remède efficace pour les en guérir. Sachez donc que de jolis riens, variés et dits avec grace sont ce qui plait au sexe. Dans cette charmante ville, on reçoit cinquante visites par jour, on en fait autant, on parle sans cesse, et malgré tout cela on va se coucher sans avoir rien dit. Voilà, monsieur l'Ambassadeur, l'art merveilleux de la conversation ; ce n'est qu'ici qu'on s'y entend. Ainsi disant, elle s'élança dans le char, en frédonnant un air de vau-deville et on se mit en route.

Le quatrième et dernier Ambassadeur qui fut dans l'Isle des Philosophes, eut une récep-

tion beaucoup plus simple. Ce royaume étoit plus analogue à celui d'où il venoit que les trois autres, ainsi rien ne l'y étonna. Il fit son compliment tout du long à la fée Sensée, laquelle l'ecouta très froidement et fort dédaigneusement : elle parloit peu (c'est pourquoi on l'appeloit *Sensée*) étoit ce par gout ou faute de savoir quoi dire ?—Les silencieux ont cet avantage, qu'en général on les soupçonne d'avoir de l'esprit ; en conséquence de cette opinion, sans doute, que beaucoup de gens gagnent à se taire. Mais pour en revenir à cette fée elle fit une révérence bien profonde, et bien roide, à son Excellence en acceptant ses présents ; puis alla se revêtir d'une robe de soie couleur d'orange, sur laquelle elle ajusta avec précision une écharpe verte brodée d'or, et monta dans le char avec une gravité inaltérable. Sa suite fut nombreuse, elle emmena toute sa maison jusqu'à l'aide de cuisine, car les habitants de ce royaume n'affectent rien hors de leur pays qu'ils conçoivent renfermer toutes les perfections humaines *Il faut croire qu'ils ont raison.*

Cependant ces quatre grandissimes arrivèrent à l'Isle des Ouragans, où elles avoient été invitées. Leurs majestés avoient fait préparer leur palais pour les recevoir, et avoient ordonné que la capitale fut tapissée, et semée de fleurs, qu'à leur entrée on tirât du canon, et qu'on jétât des fusées en



l'air ; que toutes les fenêtres fussent illuminées ; et surtout que la populace fit foule sur leur passage. On lui distribua même de l'argent pour qu'elle poussât des cris de joie, dès que ce pompeux cortège paroîtroit. Car leur majestés savoient très bien que l'admiration des petits est une des plus grandes jouissances des grands ; la splendeur de leur appareil fait naître dans ce bas peuple, qu'ils dédaignent souvent, un étonnement enchanteur, dont ils triomphent toujours. Il en est de même des princes qui aiment la flatterie, il faut bien qu'ils se contentent des louanges de leurs inférieurs, car qui autre les flatteroit ?—Enfin les quatre chars arrivèrent au palais royal ; cinquante officiers, et autant de pages vinrent pour recevoir les illustres fées, lesquelles étant descendues de leurs équipages se présentèrent toutes à la fois pour entrer ; mais comme le portique n'étoit pas assez large, et que d'ailleurs, les pages qui devoient les introduire avoient ordre de ne les présenter que l'une après l'autre ; une querelle des plus graves s'éleva entre elles ; car, quoique fées, elles avoient ça de commun avec les femmes ordinaires qu'elles étoient jalouses les unes des autres. On dit qu'elles étoient alliées par les différents mariages qui avoient pris place parmi les souverains des royaumes d'où elles venoient ; mais cela n'empêcha pas que l'envie accompagnée de l'orgueil ne leur fissent sentir

leurs aiguillons, et ne les missent en guerre. Chacune d'elles avoit ses attraits, et son mérite particulier, mais nulle ne pouvoit souffrir de voir briller dans les autres ce qu'elle auroit voulu posséder à elle seule. Eloquente, avec une fierté outrée, prétendoit avoir le pas. Cet honneur, disoit elle, lui étoit dû en considération de ce que ses compatriotes avoient découvert, et subjugué, l'autre partie du Globe. Savante de son côté ne manqua pas de dire que la ville d'où elle venoit avoit jadis été la maîtresse du monde : elle oublioit qu'avoit été, et être, sont deux. Elle vantoit aussi les grands hommes et les héros, à qui cette ville avoit donné naissance, mais ces grands hommes ne sont plus : et qui les a remplacés ? Agréable avec une volubilité qui n'appartenoit qu'à elle, fit valoir l'ancienneté du royaume des Merveilles ; et dit à Savante qu'elle ne devoit pas avoir oublié que cette ancienne maîtresse du monde avoit été réduite en cendres par les ancêtres des Merveilleux, et que la moderne loin de dominer n'étoit plus que la cellule d'un vieil hérmitte et l'esclave de la superstition. Puis s'adressant à Eloquente, elle lui dit : Quant à la conquête du nouveau monde il seroit plus de votre honneur, Madame, de ne vous en jamais vanter. Vos compatriotes se sont certainement immortalisés, mais de quelle manière ? ils ont découvert des richesses immenses, mais quel usage en ont ils fait ? Si vous prenez la peine d'étudier votre grimoire,

vous y verrez que le temps n'est pas loin où un de nos descendants brillera sur votre trône, et y fera peut être oublier les crimes que la cupidité et le fanatisme ont fait commettre à vos concitoyens. En parlant ainsi elle alloit entrer, lorsque la fée Sensée l'arrêta, en disant qu'elle croyoit son droit incontestable en ce qu'outre qu'elle étoit proche parente du Roi de l'Isle des Ouragans ; les victoires que ses compatriotes avoient remportées sur les Merveilleux étoient connues de tout le monde ; de plus qu'un des rois des son pays avoit été couronné dans ce royaume tant vanté, et pour preuve elle montra ses armes d'un air orgueilleux. Quelle vanité, dit Agréable, et quel avantage retirez vous de cette parade ? un des monarques de notre contrée, n'a t-il pas été appelé pour régner sur le trône de vos rois ? il est vrai que notre prince n'a pas joui plus long-temps de cet avantage que le votre, mais au moins n'avons nous pas la folie de nous parer d'armes étrangères. Parceque vous n'osez, repliqua Sensée d'un air dédaigneux, et s'adressant à Savante, vous n'ignorez pas, lui dit elle, que nous venons de secouer le joug de votre prétendue maîtresse du monde !—Et vous, madame, continuait-elle en regardant Eloquente, quoique nous soyons alliés avec le monarque qui régne à présent, au de là des Pyrénées ; le tems n'est pas loin où il tremblera devant nos armes, et où les Merveilleux auront recours à nous.

Cependant le roi, ayant appris leur contestation, en fut on ne peut pas plus chagrin ; car il regardoit cette querelle comme de mauvaise augure pour la petite princesse. Mais la Reine son épouse, qui étoit bonne politique, et connoissoit parfaitement le fort et le foible de son sexe ; se fit bon de mettre fin à cette contention. Elle conseilla à son illustre époux d'envoyer son premier ministre, supplier humblement les grandissimes fées de se retirer chacune chez les Ambassadeurs qui avoient eu l'honneur de les accompagner ; et que sous deux jours elle espéroit qu'elles seroient toutes satisfaites. Monsieur le premier, eut l'adresse d'ajouter à cette requête un compliment si bien tourné et si flatteur ; que les quatre rivales consentirent d'assez bonne grace à différer leur introduction. Il est bon de dire qu'elles se réjouissoient chacune en secret de la préférence qu'elles se croyoient en droit d'obtenir de leurs majestés, et en conséquence de cet espoir elles se séparèrent amicalement. Dès qu'elles furent parties le roi envoya chercher son Architecte, et lui ordonna de mettre en œuvre tous les maçons de sa capitale pour élargir le portail de la façade de son palais, de façon que ces quatre grands personnages pussent y entrer de front, toutes à la fois. En suite la reine envoya un messenger discret à la fée Agréable, pour lui faire part de ce dessein, et lui dire que comme leurs majestés avoient une amitié toute parti-

culière pour elle, ils la prioient de se rendre au palais le jour convenu cinq minutes avant l'heure marquée à fin que sans s'attirer l'ini-mitié de ses compagnes, ils puissent lui rendre les honneurs dûs à son rang ; et lui prouver la vérité de leur sentiment pour tout ce qui venoit du Royaume des Merveilles.

Si le lecteur n'a aucune expérience du grand monde, et qu'il ignore les grandes et importantes affaires de cette vie ; il croira sans doute que ce couple Royal préféreroit de bonne foi cette fée aux trois autres ; mais hélas ! La Candeur et la Sincérité sont des divinités si humbles et si timides qu'elles fuient les palais dorés ; et ce qui est regardé comme vertus dans un cercle ordinaire seroient défauts essentiels chez ceux qui ont en main le Timon d'un état. Qu'on ne soit donc pas surpris d'apprendre que Sensée, Savante, et Eloquente, reçurent chacune une invitation très secrete du même genre. Si ces illustres concurrentes eussent regardé dans leur grimoire, elles y auroient peut être découvert la fraude, mais l'amour propre met un bandeau sur la vue des plus grands génies. Il est si doux de croire ce qu'on désire, et ce qui flatte, que la vérité seroit fort mal venue, si elle s'avisait d'essayer à dessiller les yeux de ceux à qui la vanité envoie toujours des songes *couleur de rose*. Enfin l'heure du rendezvous arriva : les quatres fées se retrouvèrent à l'entrée du palais sans se douter d'aucune supercherie. Leurs

majestés triomphoient de leur politique, laquelle les maintenoit en bonne intelligence avec toutes ; sans rien changer à leur jalousie mutuelle ; ce qu'un prince habile doit toujours tâcher d'entretenir entre ses voisins.

Comme les Merveilleux ont naturellement plus de vivacité qu'aucune autre nation, Agréable eut l'avantage de devancer ses compagnes : ainsi elle fut reçue la première, de leurs majestés Ouraganoises : les trois autres qui se trouvèrent obligées d'attendre qu'elle eut fini son compliment firent chacune une grimace de dépit si comique et en même temps si laide, que la petite caniche de leur rivale se mit à aboyer, et son singe à les imiter. On cessera d'être étonné de ce que cette grande fée introduisit ses deux favoris à la court quand on saura que c'étoit des génies subalternes, qu'elle avoit à son service ; et qui sont toujours d'une grande utilité à leurs supérieurs : car sans eux les grands esprits tomberoient souvent en léthargie. Cependant par l'adresse de la reine, la galanterie du roi, et des seigneurs de sa cour, les quatre grandissimes reprirent leur sérénité, et on se mit à table.

Or comme dans tous les pays on boit et mange à peu de chose près de la même manière ; je me contenterai de dire que le repas étoit splendide, et que personne n'y trouva à redire. Dès qu'on eut achevé le dessert, la nourrice suivie de quatre pages apporta la princesse

Maria (c'est ainsi que s'appelloit l'illustre héritière) dans une corbeille magnifique, couchée sur des feuilles de roses.

Elle avoit sur la tête une couronne de rubis, et à la main droite un sceptre d'or orné de perles et d'émeraudes, qu'elle portoit de tems en tems à sa jolie bouche en guise de hochét. Sa merveilleuse beauté frappa les quatre fées ; lesquelles ne purent retenir leurs larmes en observant sur une physionomie si charmante les pronostics les plus sinistres ! mais comme elles n'étoient venues que pour la douer, et sachant que le génie du mont Héccla devoit venir sous peu, elles gardèrent le silence sur l'avenir ; d'autant plus qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'arrêter le destin ni d'empêcher la fortune d'être capricieuse. Elles se préparèrent donc à satisfaire leurs majestés ; et la fée Agréable commença en ces termes.

Je doue la princesse Maria de toutes les graces personnelles et de tous les agrémens de l'esprit ; elle fera des conquêtes aussi longtemps qu'elle pourra parler. La Reine au comble de la joie remercia et embrassa cette fée, qu'elle prit dès ce moment de bonne foi en amitié, mais s'apercevant que son époux au lieu de partager sa joie étoit triste et rêveur, elle s'arrêta tout court, et demanda à sa nouvelle amie si sa fille deviendrait muette ? Non, répondit Agréable, qui aussitôt disparut sous la forme d'un arc-en-ciel, laissant à

la jeune princesse sa caniche, et son singe.

Alors Savante approcha et dit, Je doue l'aimable Maria de tous les talents qui peuvent rendre une femme admirable, elle aimera les belles lettres aussi long-temps qu'elle jouira de la vue. Cette fois ci la Reine avant de se réjouir, demanda à la fée si sa fille deviendrait aveugle? Non, répliqua-t-elle et s'enveloppant d'un nuage doré elle disparut aussi.

Eloquente prenant sa place parla ainsi: Je doue cette charmante enfant d'un éloquence qui lui gagnera tous les cœurs; elle s'exprimera avec grace aussi long-temps qu'elle s'entendra parler. La Reine s'empressa de demander si la jeune princesse deviendrait sourde? Non, répondit la fée: alors il fit un éclair avec lequel elle s'évanouit. Enfin la grave Sensée s'approchant dit en s'adressant à leurs majestés, Je douerois votre héritière de discrétion et de jugement, et voudrois qu'il fut en mon pouvoir qu'elle n'eut pas de rivale dans les dons qu'on vient de lui prodiguer, mais il existe une princesse qui les possède déjà tous, en y ajoutant la plus utile des vertus, qui est la prudence. En disant ces mots, elle prit la forme d'une chouette, et s'écria en s'en volant--Malheur à Maria si elle entre jamais dans le pays où sa rivale régnera un jour.

Le roi et son auguste épouse restèrent dans la plus grande consternation. A-peine en étoient ils revenus, qu'un bruit de tonnerre se fit en-



tendre, une nuit soudaine succéda au plus beau jour ? alors on vit dans les airs une grosse boule de feu, laquelle s'ouvrit en descendant, et il en sortit un unicorne sur lequel étoit monté un géant, que la reine reconnut pour son génie ; à la grande surprise des courtisans qui l'avoient toujours jugé n'être rien moins que d'une stature gigantesque, Cependant ce Colosse mit pied à terre, au Portail du Palais. La Reine fut à sa rencontre, et le présenta à son auguste Epoux, qui le reçut avec révérence. Il est bon de faire ici le portrait du Genie Volcanique (car c'est ainsi qu'on le nommoit). Il avoit neuf pieds de haut sûr autant de circonférence ; les cheveux roux, et crépus, une barbe qui lui descendoit jusqu'à la ceinture ; et un grand œil comme les Cyclopes. Quand on lui eut fait part des dernières paroles de Sensée, il conseilla à leurs Majestés de s'en tenir là ; vu qu'il n'avoit rien de bon à dire. Le roi y auroit volontiers consenti, mais la curiosité de son épouse prévalut. Hé bien, Madame, lui dit ce grand sorcier, puisque vous voulez tout savoir, sachez donc que votre fille est menacée d'une mort funeste, et prématurée ; son salut dépend du choix qu'elle fera entre deux princes, dont l'un restera sous la forme d'un Dauphin et l'autre sous celle d'une Rose blanche ; jusqu'à ce que sa décision leur rende la forme humaine alors celui qu'elle refusera, doit périr. Il ne

m'est pas permis de vous donner d'avis à ce sujet, lesquels ne serviroient de rien ; vu que tout dépend des inclinations qu'aura la princesse, laquelle je crains fort—n'être guères douée des qualités nécessaires pour sa propre sureté. Le Roi étoit dans un cruel désespoir ; mais la Reine se ressouvenant que la fée Sensée avoit prédit que Maria ne seroit en danger qu'où une princesse la surpasseroit en jugement, et en prudence, suggéra à son génie l'idée d'envoyer cette jeune princesse dans le royaume des Merveilles, dès qu'elle seroit en âge de voyager. Volcanique, pour toute réponse secoua sa vénérable caboche, remonta brusquement sur son Unicorn, et rentrant dans la boule de feu qui étoit demeurée suspendue en l'air, il disparut en un clin d'œil.

Tant de présages funestes accablèrent le roi à un tel point qu'il tomba malade et mourut peu après. Le royaume des Ouragans fut dans la plus grande consternation. Maria, unique héritière à la couronne, étoit encore au berceau ; à combien de révolutions ne devoit on pas s'attendre ! Cette isle étoit divisée en deux parties. Celle du Nord dont la jeune princesse devenoit souveraine avoit souvent été en guerre avec les princes qui gouvernoient au midi. Il est bon de dire que celui, qui régnoit là alors, étoit Ogre ; il ne pouvoit souffrir les femmes *têtues*, et crainte que les siennes ne le devin-

sent, il les mangeoit l'une après l'autre à différentes sauces, presque aussitôt qu'il les avoit épousées, il avoit aussi avalé une partie du sacerdoce, et mit l'autre en vinaigrette dont il se régaloit à ses déjeunés. Ce prince impie avoit un fils, et deux filles; l'ainée desquelles promettoit de devenir un jour la plus fameuse Ogresse qui fut jamais, et l'autre la plus parfaite politique. Cette dernière avoit été douée en naissant de toutes les vertus masculines jointes aux foiblesses de son sexe.

Quant au prince leur frère, sa mère qui mourut avant qu'il ouvrit les yeux à la lumière, l'avoit recommandé à une fée de ses amies, laquelle le métamorphosa en Rose blanche, il étoit destiné à rester sous cette forme jusqu'à ce qu'une princesse du nord lui rendit la figure humaine; en faisant un choix. Alors si elle l'acceptoit pour époux; il devoit être heureux avec elle; mais si au contraire elle en préféroit un autre; il ne pouvoit survivre à ce malheur que le temps nécessaire à se faire reconnoître souverain du royaume de ses ancêtres, et signer son testament. Cette fée ayant jugé qu'il valoit mieux mourir, que d'être infortuné toute sa vie. Or il étoit écrit dans le livre public du destin que ce prince ne pouvoit jouir d'une parfaite félicité qu'en possédant cette princesse: et dans le livre secret il étoit marqué s'il la posséderoit ou non; mais celui ci est caché aux mortels jusqu'à ce que

les événements soient passés : alors il se révèle pour servir d'antidote aux cœurs empoisonnés par la mauvaise fortune.

Cependant la mère de Maria étoit plongée dans un désespoir convenable à sa situation. Dès que son époux fut expiré, elle poussa les hauts cris ! et tous les courtisans firent échô !— Ensuite se ressouvenant que la douleur tacite passe pour être la plus cuisante ; elle s'arrêta tout d'un coup ; alors chacun fit silence. Puis cette affligée veuve, s'avisant de soupirer, toute la cour soupira. Enfin comme ordinairement le calme succède à l'orage cette grande reine modéra son affliction et ouvrit la bouche pour parler. Les courtisans qui l'entouroient prêtèrent une oreille attentive, bien résolus d'approuver ce que sa majesté alloit dire : laquelle se consola, et tous ses sujets en firent autant. On dit que le premier jour où elle rit après la mort du roi, tout le palais fut illuminé : quoiqu'il en soit, dès que cette princesse se trouva veuve, elle réfléchit que l'Ogre du midi pouroit bien par droit de parente être déclaré Tuteur de sa fille ; et que ce prince féroce la demanderoit à sa cour sous prétexte de la protéger, et n'en feroit peut être qu'une bouchée, cette idée la faisoit frémir. Elle avoit pour confidente une dame qui l'avoit élevée, et qu'elle aimoit tendrement : cette favorite se nommoit Ambition ; elle étoit aveugle, mais plus adroite que bien

des gens qui ont les yeux ouverts ; avec un esprit subtil, et intrigant elle étoit entreprenante, résolue, et souvent téméraire. Ses conseils, à la vérité, ne conduisoient pas toujours au but ; vu que son aveuglement lui faisoit quelque fois prendre une route pour une autre : mais en récompense, il n'y avoit pas de danger que son courage et son hardiesse ne lui fissent braver ! Outre toutes ces qualités elle étoit douée d'une éloquence persuasive. Ce fut donc à cette amie que sa majesté fit part de ses inquiétudes. Ambition lui conseilla de prendre en main les rênes du gouvernement, et de se faire déclarer Régente avant que le peuple ait le temps de réfléchir. Elle lui représenta aussi qu'en cas que l'Ogre du midi s'y opposât le royaume des Merveilles, qui lui avoit donné naissance, la supporterait. La Reine suivit les avis de sa favorite. Heureuse princesse ! si elle eut pris Prudence pour sa dame d'atour ; mais elle préféra Partialité, vieille sotte, qui en guise de lunettes préservatives, portoit deux microscopes ; lesquels d'un côté magnifioient les objets au plus haut degré, et de l'autre les diminoient dans la même proportion. Les commencemens de la régence furent assez tranquilles, mais l'imprudence de la Reine Mère aliéna peu à peu les esprits. Sa partialité pour les Merveilleux éveilla les soupçons, et excita la jalousie des Ouraganois ; elle adoptoit leurs modes, et

leurs manières, et sembloit n'être gouvernée que par eux.

Mais laissons la se débattre avec ses sujets, et parlons de Maria. La caniche, et le singe, qu'Agréable avoit laissés à cette petite princesse étoient devenus ses génies favoris. Cette fée leur avoit donné le pouvoir de prendre toutes sortes de formes pour séduire leur jeune maîtresse, et lui inspirer du goût pour les merveilleux ; ils ne réussirent que trop, — car dès sa plus grande enfance, elle montra une préférence toute particulière pour tout ce qui venoit de ce royaume-là. Sa mère ne manquoit pas de l'encourager dans ces sentimens, et la laissoit à toute heure du jour jouer avec ses deux petits génies. Le singe prenoit quelquefois la forme d'un petit maître, et faisoit des caracoles, et des cabrioles, devant la petite reine à la faire pâmer de rire ; puis se changeant en Abbé coquet il se jetoit à ses pieds, et lui disoit mille fadeurs tant en vers qu'en prose. D'autres fois il se transformoit en un beau prince tout brillant d'or et de pierreries, qui venoit rendre hommage à ses charmes en chantant sa beauté et ses grâces : il prenoit aussi très souvent la figure d'un cupidon, alors la caniche sous l'emblème de la fidélité, ou de la constance enchainée par l'amour, venoit encenser Maria. C'est ainsi que s'accroissoit en cette innocente princesse la vanité déjà naturelle au sexe. La reine mère avoit plus

d'une fois répété à sa chère fille la prédiction de son Génie Volcanique ; aussi en parloit elle sans cesse avec ses favoris, qui avoient soin de représenter à leur jeune maîtresse, le prince Dauphin beau comme Apollon, et agile comme Mercure, si bien qu'à mesure que sa petite *majesté* grandissoit, elle ne désiroit rien tant que de faire cesser l'enchantement de ce prince, sans songer qu'il devoit en coûter la vie à un autre. Le Génie singe, qui étoit fort bon peintre, tira le portrait de Maria en Venus sortant des ondes, à qui tous les Dauphins, élevant leur tête dorée au dessus des eaux, venoient lui rendre hommage. Puis, s'étant aperçu que l'odeur des roses blanches portoit à la tête de la jeune reine, ce rusé favori en fit planter par toutes les promenades afin qu'elle les prit en aversion, ce qui ne manqua pas d'arriver. Six ans se passèrent ainsi, lorsque l'Ogre du midi, ayant appris que la belle Maria pouvoit seule faire cesser l'enchantement de son fils, envoya un Ambassadeur à la régente pour lui demander cette jeune princesse. La Reine toute éffarée, et sans réfléchir si cette alliance feroit le bonheur où le malheur de sa fille, consulta Ambition pour savoir le parti qu'elle prendroit. Ce n'étoit plus pour la vie de Maria qu'elle craignoit, car cette petite Souveraine étoit devenue trop nécessaire à l'Ogre du midi pour qu'il voulut la dévorer ; mais c'étoit pour la régence ; de laquelle elle

pourroit bien être privée, si ce mariage avoit lieu. Cette princesse aimoit sa fille, mais elle l'aimoit en Reine, et c'est en dire assez ! Sa favorite lui conseilla de congédier l'Ambassadeur, et surtout de dissimuler sa répugnance en demandant quelque temps pour réfléchir. Partialité, qui entra dans ce moment chez sa majesté accompagnée de Maria, fut d'avis qu'il falloit envoyer cette jeune Reine au plus vite dans le royaume des Merveilles. Les petits génies, qui suivoient toujours leur charmante maîtresse, promirent de l'escorter et de ne la jamais quitter. La Régente consentit. Aussitôt un messenger fut envoyé à la fée Agréable pour l'avertir de l'arrivée prochaine de la Souveraine de l'Isle des Ouragans. A cette nouvelle, les merveilleux furent transportés de joie, et firent aussitôt de grands préparations pour recevoir cet objet tant désiré. Cependant les petits génies s'occupèrent à faire apprêter en diligence un Yacht magnifique ; les voiles en étoient de moire bleue, brodée d'argent, les cordages d'or, les bancs de rameurs d'ébène, les rames de bois de cèdre, et le tillac d'ivoire entouré d'un grillage d'or. Hébé, déesse de la jeunesse étoit représentée à la proue, et Mercure, à la poupe. Les matelots étoient vêtus en Satin aurore, avec des ceinturons d'argent ; ils avoient des bonnets de velour blancs ornés de plumes d'autruche bleues, et blanches. Maria, de son côté, belle



comme Psychée, couverte d'un seul tissu d'argent attaché élégamment, et avec grâce, par une ceinture de perles les plus rares, et couronnée de brillants, étoit prête à s'embarquer. Les vents étant favorables, ses génies vinrent la chercher. Rien ne fut plus touchant que sa séparation d'avec la Régente. Cette mère sentit ses entrailles se bouleverser en disant le dernier Adieu à cette fille chérie, qui pour la première fois de sa vie éprouva une vive douleur, lorsqu'Ambition et Partialité, l'arrachèrent du sein maternel. Enfin elle partit, et l'auteur de ses jours se consola avec ses favorites.

Cependant tout étoit en mouvement dans le Royaume des Merveilles, où on attendoit l'aimable Maria avec la plus grande impatience. L'héritier au trône de ce pays n'avoit que cinq à six ans, et il y en avoit environ deux qu'il avoit subi une métamorphose fort extraordinaire. Cette catastrophe venoit d'une querelle entre Agréable, et la mère du petit prince, laquelle étoit non seulement Ogresse, mais Ambitieuse, fière, impérieuse et vindicative. Elle se croyoit une divinité, et vouloit que tout lui rende hommage. Ayant conçu une jalousie effrénée contre la fée, elle avoit défendu que son nom fut jamais prononcé à sa cour, sous peine d'être mis à la broche. Agréable, pour se venger, doua le fils de cette méchante reine (qui s'appeloit Catinette), d'une disposition tout à fait opposée à celle de sa mère; et le

changea en Dauphin, jusqu'à ce que la plus belle princesse de la partie Septentrionale de l'Europe consentit à l'épouser. Catinette avoit aussi une fille que la fée avoit douée d'autant de vertus que cette ogresse avoit de vices ; aussi Jabelle (c'étoit le nom de cette princesse) étoit elle un prodige de perfection ! Elle fut chargée du soin de veiller à la conservation de son bien aimé frère durant sa métamorphose ; et la fée Agréable, ayant menacé leur mère d'en agir ainsi avec tous les enfans qu'elle pouroit avoir à l'avenir ; cette cruelle femme eut soin par la suite, de faire ses couches dans un lieu secret, pour soustraire les autres à la connoissance de son ennemie, laquelle sachant par son grimoire, que la reine Maria étoit la princesse destinée à faire cesser l'enchantement des princes Rose blanche, et Dauphin, avoit, comme on a vu, fait agir les petits génies qu'elle avoit laissés à cette jeune Souveraine, pour qu'ils lui inspirassent du goût pour les Merveilleux. Cette fée avoit aussi prédit à Catinette que son pouvoir, et sa grandeur, seroient anéantis par un événement funeste, le jour où son fils reprendroit sa forme humaine ; et cette mère, pour prévenir les malheurs qui la menaçoient, fit ce qu'ont toujours fait tous ceux qui ont ajouté foi aux prédictions ; savoir, de faire en voulant les éviter tout ce qui tend à les réaliser.

Cependant le Yacht qui apportoit la charmante

Maria arrivoit; un vent favorable enflait les voiles; les habitants du lieu où il devoit aborder commençoient à l'apercevoir, et quoiqu'on ne put encore rien distinguer qu'avec des lunettes d'approche cela n'empêcha pas que le bruit ne se répandit de ville en ville jusqu'à la capitale, que la petite reine de l'Isle des Ouragans étoit un prodige de beauté; ce qui la fit prendre en aversion de Catinette avant qu'elle l'eut jamais vue.

Enfin le vaisseau entra dans le port, et dès que la jeune princesse fut débarquée, tout le royaume des Merveilles retentit de coups de canons, les rues furent tapissées, les chemins sémés de fleurs, les maisons illuminées, les troupes sous les armes, et les échos répétèrent au loin les sons harmonieux de plusieurs instrumens. Le roi des Merveilleux avoit envoyé un char magnifique, et tous les officiers de la couronne, à la rencontre de sa petite majesté. Ses deux génies l'accompagnèrent transformés en pages. Enfin lors qu'elle alloit montrer dans l'équipage qui l'attendoit, on vit dans les airs une espèce de chariot de nacre de perles, trainé par cinquante *gros rats blancs ailés*, ornés de rubans bleus et argent. Le génie qui se trouva le plus près de Maria lui annonça la fée Agréable, qui venoit rendre les premiers hommages à sa charmante protégée, et l'escorter jusqu'à la capitale; où cette jeune

princesse fut reçue de la famille royale avec pompe, et magnificence. Les fêtes se succédèrent pendant plusieurs semaines.

Maria conçut une tendre amitié pour Isabella et en fut payé de retour ; ces deux amies obtinrent d'Agréable la permission de veiller ensemble à la conservation du prince Dauphin. Cette grandissime fée s'apercevant que la jeune reine admiroit beaucoup *ses rats* ; lui dit en souriant, Ce sont mes *génies subalternes* : C'est un *apanage* dont peu de femmes dans ce pays ci savent se passer ; mais il faut être doué d'une habilité presque surnaturelle, pour les guider en leur faisant tenir un *juste milieu* ; car si on leur lâche tant soit peu la bride, ils vont tantôt *trop haut*, tantôt *trop bas*, et finissent souvent par *culbuter* celles qui ne savent pas donner un *frein* à leur *impétuosité*. En disant ces mots, ce haut personnage remonta dans son char, et ses rats prirent leur essor avec une rapidité inconcevable, et sans que leur guide songeat à retenir leur fougue ils s'élevèrent bientôt à perte de vue. Combien de gens sans être fées ressemblent à Agréable ! *rien n'est plus commun, que de prêcher et donner des avis à autrui, qu'on met soi-même rarement en pratique.*

Mais laissons l'intéressante Maria jouir des plaisirs que lui offroit sans cesse la cour des Merveilles, où elle passa plusieurs années sans qu'aucun événement ne troublât sa félicité ;

et retournons à l'Isle des Ouragans. Dès que l'Ogre du Midi apprit, que la régente avoit envoyée sa fille chez les Merveilleux, il entra en fureur; mais comme la politique de ce prince surpassoit sa férocité, il resolut de dissimuler et de tâcher de ravoir la jeune princesse par négociations, et intrigues. Pour se venger de la reine mère, il sema la discorde dans ses états. Les Ouraganois, qui étoient d'un naturel sauvage et hautain, se persuadèrent aisément qu'on vouloit les assujétir aux Merveilleux. Ils se revoltèrent. L'Ogre leur fit conseiller en dessous main de demander une autre régence, et offrit ses secours à celui qui oseroit s'en emparer. Cette offre enfanta la division, et fit naître maintes cabales. L'ignorante populace est crédule, et les grands ne sont pas difficiles à persuader lors qu'il s'agit de leurs intérêts: enfin la foudre étoit prête à tomber sur la pauvre régente, qui après quelques années de combats, durant lesquels elle eut beaucoup à souffrir de ses sujets, mourut de chagrin.

Comme il n'arrive que trop souvent ici bas, que ce qui est une source de malheur pour les uns devient quelquefois une satisfaction pour les autres: L'Ogre du Midi reçut cette triste nouvelle avec la joie la plus sincère; il nomma un régent qu'il fit entrer dans ses vues, et il ne doutoit plus qu'il ne put bientôt ravir Maria aux Merveilleux. Vain espoir!—la mort qui

n'épargne ni grands ni petits, ni bons ni méchants, vint le frapper au milieu de ses projets ; et laissa à d'autres le soin de se réjouir de sa perte, comme il s'étoit rejoui de celle de la régente. Avant d'expirer, ce prince injuste et tyrannique déclara ses deux filles illégitimes, et nomma le prince Rose blanche son heritier. Il montra beaucoup de regrets de mourir avant le désenchantement de ce fils qu'il chérissoit autant qu'un Ogre puisse jamais chérir.

Peu après le décès de ce monarque, un des protecteurs qu'il avoit nommé pour veiller aux affaires du royaume, jusqu'au temps où son fils seroit en état de gouverner par lui même, envoya un Ambassadeur chez les Merveilleux demander la princesse Maria pour le prince Rose blanche, lequel étoit dans un parterre entouré d'un beau treillage, orné de tous les dons de Flore, qui sembloit protéger en lui la reine des fleurs sa favorite. Une vierge charmante étoit chargée du soin de l'aroser. C'étoit Jaquelinette, princesse du sang, et nièce du feu roi : elle avoit alors dixhuit ans, belle comme un ange, l'esprit, les graces, et les plus grandes vertus, étoient réunies en elle. Le son de sa voix étoit mélodieux, son sourire auroit apprivoisé les Tigres et les Lions. Infortunée ! hélas ! ses vertus ont causé sa perte ! Mais gardons nous bien de jamais murmurer contre les décrets de la Providence divine ! car il faut croire que si les bons ne sont pas récompensés dans

ce monde, ils le seront d'autant plus glorieusement dans l'autre.

Cependant l'Ambassadeur étoit arrivé dans le royaume des Merveilles ; où il trouva la reine de l'Isle des Ouragans entourée des jeux et des plaisirs ; les ris, et les graces, suivoient partout ses pas. Elle avoit alors quinze à seize ans, et ne respiroit que pour l'instant heureux où elle devoit faire cesser l'enchantement du Prince Dauphin. On peut juger d'après cela que son Excellence eut un refus ; qui fort chagrin de son mauvais succès s'en retourna dans son pays ; où son retour d'une Ambassade si infructueuse mit le trouble dans tous les esprits. Rose blanche étoit l'unique héritier à la couronne d'une contrée, qui dans ces temps là commençoit à concevoir un esprit de liberté, lequel en secouant la poussière dont certains enchanteurs l'avoient convert depuis longtems, devoit naturellement entraîner après lui la haine, l'envie, les contentions, et les jalousies, qui avoient anéanti le pouvoir de ces génies subalternes, et toujours tyranniques. Cet esprit, semblable à un Hydre, devoit lever sa tête altière du limon sous lequel ses Tyrans l'avoient ensevelie, et comme dans la fable du Lion malade et de l'Ane, narguer ses anciens oppresseurs, dans leurs descendants. Jadis un Genie bienfaisant, et ami de l'humanité, regardant avec compassion l'esclavage de cette partie du genre humain,

lui donna une loi, laquelle devoit sans l'égaliser à ses supérieurs, briser les chaînes de sa servitude en humanisant ses oppresseurs. O Génie trop compatissant ! si quelquefois tu jètes tes regards ici bas, vois l'usage que ces insensés font de ce don sacré, qui est devenu la source de tant de crimes atroces ! Dans quelques parties de ce globe terrestre, l'orgueil s'est tellement emparé de l'esprit de certains parvenus, qu'ils s'entredéchirent, et ne respirant que haine et vengeance, ils en infusent le mortel poison dans le cœur de leur propres enfans. Sainte et divine religion jête un œil de pitié sur ces innocens, détruis en eux ce venin qui ne peut que les égarer ; et en les éloignant de toi les conduire à leur perte.

Mais retournons à l'infortuné Rose blanche. La nouvelle du refus de Maria sema la dissension dans ses états ; personne n'ignoroit le sort dont il étoit menacé, et il s'agissoit de déterminer qui lui succéderoit. Quoique les sœurs de ce prince fussent déclarées illégitimes par le testament de leur père, cependant elles avoient leur partisans (et on sait que les dernières volontés d'un prince ne sont sacrés que selon les cas et les circonstances). Jaquelinette avoit aussi les siens. Celui à qui elle devoit la vie, étoit ambitieux et un des protecteurs de la couronne. Maria, outre ses droits incontestables au trône Ouraganois, étoit parente de Rose blanche, et si le sort adverse



ne l'eut empêché de fixer son choix sur lui, dès ces temps là, le nord, et le midi auroient été unis, beaucoup de sang épargné et elle eut été plus heureuse qu'elle ne le fut. Mais cette jeune reine, bien qu'elle se soit trouvée la plupart de sa vie gouvernée par des enchanteurs, des fées, et des Génies, n'étoit elle même rien moins que fée et Génie : par conséquent elle ne lisoit pas dans l'avenir, et l'amour propre, qui ne l'abandonna jamais, lui faisoit accroire que cet avenir seroit toujours son esclave, selon ce qu'elle ordonneroit au présent, et où sont les grands qui pensent autrement ? Cependant après bien des contestations, et oppositions, il fut agréé que le prince rejeté nommeroit lui même son successeur : alors les principaux du royaume se rendirent au parterre où Rose blanche étoit déposé, et le premier duc annonça au jeune monarque la fatale nouvelle qui mettoit fin à son enchantement. Aussitôt une voix se fit entendre, laquelle, sortit en gémissant de la tige de cette fleur emblème de la candeur, et de l'innocence. La fée, qui avoit jadis transformé ce prince, parut couverte d'un voile noir ; et ayant touché légèrement la rose de sa baguette, il ensortit un cavalier beau, et bien fait, mais dont l'air étoit triste, et languissant : il s'approcha pour remercier celle qui venoit de le désenchanter, mais elle disparut en soupirant amèrement. A-peine ce

prince fut il revenu de sa surprise qu'une cour nombreuse vint lui rendre hommage, et le conduire à son palais. Il chercha des yeux Jaquelinette, mais en vain ; car cette aimable princesse s'étoit modestement retirée dès que la rose avoit disparue. Sa beauté, et ses vertus, avoient fait une profonde impression sur le cœur de son infortuné cousin, qui d'abord ne crut sentir que de la reconnoissance pour les soins qu'elle lui rendoit, mais hélas, ces sentimens firent place à d'autres plus tendres ! ce qui fut la source de bien des maux ! Dès que le nouveau Roi fut établi sur le trône, tous les courtisans prirent la contenance qu'il faut avoir en pareil cas et vinrent prêter serment de fidélité. Les beaux esprits émoussèrent leur plume à chanter ses louanges : puis ses malheurs passés, présents, et à venir furent mis en beaux vers (car les poètes ressemblent assez aux Astrologues) ; l'infortuné prince ne jouissoit de rien, il étoit distrait, Jaquelinette lui manquoit, et sans elle l'univers étoit moins que rien à ses yeux. Enfin il temoigna qu'il étoit fatigué, et chacun se retira excepté le duc déjà mentionné qui étoit son protecteur ; ce seigneur étoit ami intime du père de celle qui occupoit les pensées du jeune monarque ; et le seul vice de ces deux intimes étoit une Ambition démesurée. Le duc avoit un fils unique dont il étoit idolâtre. Ce jeune homme,

qui se nommoit Brillant, étoit un des plus beaux et des plus aimables cavaliers du Royaume: il fut présenté à son prince à qui il plut infiniment. Dès que Rose blanche (car il conserva ce nom jusqu'à sa mort) se trouva seul avec son protecteur, il lui ouvrit son cœur et le pria de lui amener l'objet de ses plus tendres vœux. Ce seigneur, ne pouvant s'absenter lui même, envoya son fils chercher cette jeune princesse qu'il trouva chez son père. Elle reçut ce jeune seigneur dans son cabinet d'étude, où elle avoit coutume de passer presque toutes les heures du jour à cultiver son esprit. Son père parut bientôt, auquel Brillant fit part de la commission dont il étoit chargé, et qui se prépara aussitôt à accompagner sa fille. Ils montèrent tous trois en voiture, et se mirent en route. Le fils du protecteur n'avoit pu voir l'aimable Jaquelinette sans en être épris; mais les sentimens qu'elle lui inspiroit, étoient bien différents de ceux qu'il avoit éprouvés jusqu'alors. Car quoique la beauté, les graces, et l'esprit de cette princesse le charmoient, sa modestie, sa candeur, et sa réserve le retenoient dans le plus profond respect et dans une admiration silencieuse. Cependant Rose blanche attendoit l'objet de ses vœux avec la plus vive impatience. Ce prince savoit qu'il étoit menacé d'une mort prématurée par le refus de la reine des Ouraganois; mais la flatteuse espérance

qui se glisse toujours la première, dans le cœur humain, et n'en ressort que lorsque tout autre sentiment cesse de l'agiter, le faisoit penser ainsi : Qui sait, se disoit il en lui même, si le ciel sensible à mes maux, ne changera rien à cette fatale prédiction ? et si ma vie ne sera pas prolongée jusqu'à ce que je puisse rendre ma bien aimée la plus heureuse des mortelles ! Qui m'empêche de lui offrir ma main, et ma couronne, et de l'affermir sur le trône ? O charmante Jaquelinette, aimé de toi je mourrois trop heureux !

C'est ainsi que cet infortuné se repaissoit de chimères, et batissoit des châteaux en Espagne, qui devoient hélas ! trop tôt s'évaporer. Cependant ce jeune monarque n'étoit pas tellement en proie à la passion qui l'agitoit, qu'il ne songeat aux affaires de son royaume : il savoit qu'on ne doit pas prétendre à gouverner les autres lors qu'on ne sait pas se vaincre soi même, et que quiconque ne songe qu'à soi n'est pas digne de vivre ; il disoit souvent qu'il étoit plus glorieux et plus difficile aux hommes de triompher d'eux mêmes, que de remporter les plus grandes victoires ; et que l'homme de bien étoit le plus grand trésor d'un état. Durant son règne, qui ne fut, hélas, que trop court, on vit reparoitre celui d'Astrée sur la terre.

Enfin l'objet de ses vœux arriva au palais royal, accompagnée de son père et de Brillant,

Le premier la conduisit à l'appartement du jeune monarque, et se retira. Dès que Rose blanche se trouva seul avec la princesse, il lui déclara ses sentimens dans les termes les plus expressifs, et les plus tendres. Jaquelinette répondit à toutes les propositions qu'il lui fit, avec une modestie et réserve qui furent bien loin de satisfaire son nouvel amant. Ce n'est pas qu'elle y fut tout à fait insensible, mais la vertu résidoit dans le cœur de cette aimable fille, et en éloignoit les passions destructrices de la tranquillité de l'âme ; de plus elle dépendoit d'un père qui la chérissoit, et qu'elle rendoit avec plaisir l'arbitre de son sort. Elle ne ressembloit pas à beaucoup de jeunes personnes qui se croyant plus de sagesse, et de jugement que leurs parents, prennent la liberté de disposer d'elles mêmes sans leur aveu, et se livrant comme des insensées à cette dangereuse passion, qui aveugle, et égare, toujours celles qui la prennent pour guide ; traitent de tyrannie les avis de ceux qui s'intéressent à leur bonheur, et donne le faux nom de sensibilité à leurs idées romanesques.

Cette jeune princesse au contraire étoit résolue de s'en rapporter à l'auteur de ses jours sur le choix d'un Epoux ; cependant elle fut vivement touchée des sentimens qu'elle avoit, sans le vouloir, inspirés à son cousin, dont les malheurs l'avoient attendrie, et pour lequel elle avoit une amitié vraiment

fraternelle. Le jeune prince s'apercevant de son incertitude, et de sa réserve, lui parla ainsi. Le ciel m'est témoin, ma bien aimée Jaquelinette, si je gémis du refus de la belle Maria : Croyez moi quand je jure à vos pieds que la mort m'est mille fois plus douce que d'être à une autre qu'à vous. Quelque puisse être le destin qui m'attend, daignez, oh ! mon aimable princesse, accepter ma main, et ma couronne ; qu'au moins j'aye la consolation de laisser après moi sur le trône une souveraine si digne de régner, et capable de rendre mes sujets bons et heureux. La jeune princesse, après lui avoir exprimé sa reconnaissance des offres généreux qu'il daignoit lui faire ; continua ainsi : Mais votre majesté connoit peu mon cœur, si elle a cru qu'une couronne me tenteroit au point de l'accepter dans les circonstances facheuses où elles se trouve. Eh ! que ferois je, sire, de la royauté, lorsque j'aurois perdu celui qui pourroit m'en faire supporter le poids, et m'aider à en braver les dangers ? O gardez, prince, gardez ce don si entouré de périls, ou disposez en, en faveur de ceux qui le désirent. Ce fut dans sa juste colère que le ciel envoya des Rois sur la terre, pour réprimer les vices, et par de sages lois mettre un frein à l'orgueil des hommes, et punir les crimes que le cœur humain n'engendre que trop facilement, et qui s'y perpétuoient à l'infini, si la Providence l'abandonnoit

à lui même. Un prince juste, sévère quand il le faut, et qui sait vaincre ses propres passions, peut seul ramener les hommes au bien. Quant à moi, mon sexe, ma jeunesse, et mon peu d'expérience, m'éloigneront toujours, et par gout, et par incapacité d'une situation si remplie d'écueils, contre lesquels les meilleurs rois ont échoué.

Adieu mon bien aimé prince, permettez que je retourne dans ma chère solitude, où je ne cesserai d'invoquer le ciel qu'il vous accorde la fortitude nécessaire pour surmonter les malheurs qui vous menacent. En vous soumettant à ses décrets vous attirerez sa bénédiction. En disant ces mots l'aimable Jaqueline se retira. Dès qu'elle fut partie le duc protecteur se fit annoncer : Il trouva le jeune monarque fort triste; qui après une assez longue conférence, se sentant accablé de fatigue, se retira espérant trouver dans le sommeil quelque relache à ses maux. Cet infortuné conservoit quelque lueur d'espérance, et alloit s'endormir en faisant des projets pour l'avenir, lorsqu'il entendit une voix plaintive qui l'appelloit : il ouvrit un les rideaux de son lit, et fut fort surpris de voir dans sa chambre une dame en longue robe de crêpe noir, et à demi voilée, qu'il reconnut pour la fée sa protectrice, et qui lui parla ainsi : Cessez ô malheureux prince de vous flatter que le ciel prolonge vos jours. Les parques,

ennemies jurées de votre père, non contentes d'avoir tranché le fil des siens veulent encore plusieurs victimes de son sang. C'est ainsi qu'elles se vengeront de la violence qu'il leur fit durant sa vie. J'ai été trouver ces redoutables sœurs pour tâcher de les émouvoir en votre faveur ; mais hélas ! elles sont inexorables. A-peine eus-je dit le sujet qui m'amenait vers elles, qu'Atropos trembla de rage, ses cheveux se hérissèrent, et d'une voix sépulcrale s'écria avec un serment qui fit trembler le noir Tartare, Non !—qu'on ne me parle jamais d'épargner la race de l'impie qui m'a si souvent induite en erreur, en me forçant à couper des fils que Lachésis avoit filés pour une longue et glorieuse durée : ô, continua cette Parque, en s'adressant à sa sœur aînée—pourquoi froide et insensible Clotho, ne laissas tu pas tomber la fatale quenouille de tes mains ? mais non, ton ame stoïque ne sut jamais s'émouvoir, aucune passion ne pénétra jamais ton cœur de glace ! Cruelle indifférence ! le cœur qui te possède est le fléau le plus terrible que le ciel puisse envoyer au genre humain. Enfin, continua la fée, Atropos m'a congédié en m'assurant que votre arrêt étoit irrévocable, qu'une seule de votre race seroit épargnée pour des raisons écrites dans le livre secret du destin. Armez vous donc de courage, ô prince, et montrez par une fermeté heroïque que vous étiez digne d'un meilleur sort. Adieu ! mettez



ordre à vos affaires, car votre heure approche ! En disant ces mots la fée disparut ; et laissa Rose blanche dans un trouble inexprimable. Cependant après quelques moments de réflexion, il se leva, appela ses gens, et envoya chercher le protecteur, et le père de Jaquelinette. Ces deux seigneurs étoient occupées d'affaires bien différentes. J'ai dit ailleurs qu'ils étoient intimes. Ils venoient de resserrer les liens de l'amitié en unissant Brillant à l'aimable Jaquelinette. On peut juger des transports de joie que cette alliance fit éprouver au fils du duc ; et son aimable épouse conçut bientôt pour lui les sentimens les plus tendres, accompagnés de l'estime qu'il méritoit à tous égards. Ce couple charmant ignoroit les vues ambitieuses de ceux qui l'avoient uni si promptement ; et sans s'en inquieter il ne songeoit qu'à jouir de sa félicité. Les deux amis avoient précipité cet hymen dès qu'ils apprirent les sentimens de Rose blanche pour sa cousine. On verra bientôt qu'elles étoient leurs raisons d'agir ainsi. Le messenger, qui vint les chercher de la part du roi, les déconcerta un peu, mais s'armant de la hardiesse qu'ont ordinairement les gens de cour, ils arrivèrent bientôt au palais, où ils trouvèrent le jeune monarque qui leur fit part de la meilleur foi du monde, de ce qui s'étoit passé entre lui et la fée. On imagine bien que ces deux seigneurs le plainquirent infiniment ; pour tant ils n'ou-

blèrent pas de l'engager à faire au plus vite son testament. Rose blanche y consentit, et ayant demandé avis au duc sur le choix d'un successeur ; celui ci feignit d'être embarrassé, mais dès que son souverain lui laissa entrevoir qu'il désirait que sa cousine fut son héritière, il y souscrivit avec l'apparence d'un désintéressement extrême (car il se garda bien de dire que cette princesse venoit d'épouser son fils). Le jeune Roi enchanté que son choix fut approuvé, de celui dont il craignoit des oppositions, l'embrassa avec tendresse, en l'appelant son bon et généreux ami ; il fit aussi maintes caresses au père de sa bien aimée Jaquelinette, qui fut déclarée seule héritière du Royaume. Il envoya aussi son portrait à cette princesse adorée, avec un billet écrit de sa main, dans lequel il lui faisoit ses tendres et derniers adieux. Enfin, ayant récompensé ceux qui lui étoient les plus affidés, il prit congé du duc, et de son ami, et se retira dans son appartement particulier, où s'agenouillant sur un coussin de velour bleu garni de franges d'argent, il y attendit, avec piété et résignation, l'heure marquée par le destin, laquelle ne tarda pas à arriver, et Rose blanche ferma pour jamais les yeux à la lumière. Dès que ce prince eut rendu l'âme à son Créateur, le protecteur fit fermer les portes du palais, et résolut d'aller avec son ami chercher la nouvelle reine et son époux, afin que cette princesse

fut proclamée avant qu'aucun parti put se former dans le royaume. Ce fut avec une peine extrême que l'infortunée Jaquelinette apprit les dernières volontés de son cousin ; elle n'avoit nulle envie de régner. Cependant il fallut obéir aux ordres d'un père, et céder aux sollicitations d'un époux chéri. Elle se prépara donc à aller à la capitale pour y faire son entrée, et y être proclamée ; mais ce fut avec un serrement de cœur inexprimable, que cette aimable princesse se para des ornemens nécessaires pour une cérémonie qu'elle pressentoit devoir être funeste. Cependant le cortège étoit prêt : l'interessante Jaquelinette, accompagnée de son père, de son époux, et du protecteur, montèrent dans l'équipage préparé pour eux, et se mirent en route. Brillant étoit au comble de la joie, et dans le transport qui l'énivroit il s'écria, O Fortune ! que ne te dois-je pas ! jamais mortel ne fut ainsi favorisé de tes dons ! Infortuné jeune homme ! cette fortune, à laquelle ton cœur pur et reconnoissant rend des grâces si sincères, n'est qu'une perfide, qui ne t'a favorisé un instant que pour mieux t'accabler ! Car, hélas, c'est le dernier sentiment d'allégresse qui énivrera ton âme noble, et vertueuse. Cependant la princesse Jaquelinette avançoit vers la capitale ; partout où elle passa elle fut reçue avec des acclamations de joie ; un nombre infini de partisans se joignit à sa suite, en faisant des vœux pour sa

prospérité; enfin elle commençoit à se rapprocher la répugnance qu'elle avoit eu d'abord, de régner sur un peuple qui lui paroissoit si digne de ses soins. Le duc protecteur, enflé de ce premier succès, ne doutoit nullement de trouver les esprits aussi bien disposés dans tout le royaume; mais il se trompoit, car tandis qu'il triomphoit en lui même, et que l'ambition lui présentoit les images les plus riantes; la discorde et la sédition répandoient leur venin dans cette capitale, l'objet de ses vœux les plus chers. J'ai dit que l'Ogre du midi défunt avoit deux filles, l'ainée qui se nommoit Marion étoit Ogresse, et surpassoit de beaucoup son père en cruauté et dissimulation. Cette princesse avoit eu l'adresse de se faire un parti dans le royaume (car les méchants n'ont jamais manqué de vils esclaves, toujours prêts à les servir dans leur desseins les plus iniques). Dès qu'elle fut avisée de la mort de son frère, elle employa toute l'artifice dont elle étoit capable pour se faire proclamer Reine; l'or et les promesses ne furent pas épargnés; enfin cette Ogresse venoit d'être couronnée lorsque l'infortunée Jaquelinette arriva à un mile de la métropole; qu'on juge de la surprise du duc, et de son ami à cette nouvelle! Le brave Brillant proposa de se mettre à la tête de son parti et de défendre les droits de sa chère épouse; son beau père approuvoit une si noble résolution, et s'offrit

à l'accompagner ; mais le duc vouloit essayer les négociations avant la violence. Cependant l'intéressante princesse tremblante pour les jours d'un père chéri, et d'un époux adoré, proposa une chose qui prouvoit non seulement sa prudence mais sa modération. Epargnons le sang humain, s'écria t-elle, je ne désire nullement régner sur des rebelles, tenons nous en à la pluralité des voix, que la princesse Marion élève son étendard ; J'élèverai le mien, et le plus grand nombre de suffrages l'emportera. Cette sage proposition ne fut pas approuvée de chacun, mais Jaquelinette tint ferme dans cette occasion : c'étoit pour épargner des meurtres et bien des crimes, c'étoit pour le bonheur de toute une nation, et sa résolution étoit bien louable. Mais pendant cette délibération, Marion n'étoit pas oisive ; elle connoissoit les charmes et les vertus de sa cousine, et redoutoit leurs ascendants sur l'esprit de la multitude inconstante. Pour prévenir l'effet qu'ils pourroient produire, elle profita de l'enthousiasme du peuple (qui est toujours excessif quand il a réussi dans une entreprise d'opinion populaire, soit que l'objet de son choix le mérite ou non) pour envoyer un corps de troupes qui se saisit de l'aimable Jaquelinette, de son père, de son époux, et du duc ; toute résistance fut vaine : il fallut céder au nombre ; ainsi ces quatre illustres personnages furent enfermés dans une Tour, ce qui donna

le temps à l'Ogresse de s'affermir sur le trône. Qui pourroit exprimer le désespoir des deux amis, et de Brillant ? La tendre épouse de ce dernier étoit seule capable de leur donner quelque consolation, car cette charmante princesse joignoit à la douceur, et à la sensibilité la plus touchante, un âme ferme et héroïque que l'infortune ne pouvoit abattre ; elle savoit se résigner au décrets du ciel pour ce qui la touchoit personnellement, et sa constance ne fut jamais ébranlée que des maux qu'elle vit souffrir à autrui ; et, dans une horrible circonstance que nous verrons bientôt, elle parvint donc à calmer les esprits de ses compagnons d'infortune. Au lever de l'Aurore ils tiurent conseil, et Jaquelinette résolut d'acheter sa liberté, et celle de ceux qui lui étoient plus chers que la vie au prix de la couronne, et de se retirer hors du royaume avec son cher époux. Elle écrivit de sa propre main à Marion à qui elle envoya sa résignation, en temoignage de laquelle le duc son fils, et le père de l'infortunée victime de l'ambition d'autrui, furent obligés de souscrire ; car il n'y a pas de passion humaine qui ne cède à la nécessité. En attendant la réponse de l'Ogresse (laquelle ils ne doutoient nullement devoir leur être favorable) ils se mirent à faire des projets sur l'avenir, et à anticiper le bonheur dont ils jouiroient tous les quatre dans quelque charmante solitude. Brillant surtout

s'en faisoit un tableau délicieux. Enfin leur imagination s'échauffa à un tel point qu'ils oublièrent, en quelque sorte, leur situation présente. Mais la réponse de Marion la leur fit bientôt ressentir. Cette furie envoya ordre au gouverneur de la tour de les séparer, et de les jeter chacun dans un cachôt obscur ! Par politique elle s'étoit jusqu'alors abstenue de se nourrir de chair humaine, et de s'abreuver de sang, mais qu'un pouvoir absolu devient redoutable entre les mains de tout Ogre ou Ogresse que le hasard a placé dans une situation, élevée et que la fortune y maintient.

A-présent que cette barbare voyoit son autorité s'affermir, elle resolut de satisfaire la faim qui la dévorait depuis longtemps, et de commencer par se repâtrer de ses quatre captifs. Elle ne différa l'exécution de cette infâme projet, que le temps nécessaire pour les appareils de sa cruauté.

Je ne dépeindrai pas le désespoir des malheureuses victimes dévouées à la vengeance de cette inexorable Ogresse ; on peut aisement se le figurer. Enfin l'heure fatale arriva. Marion ayant fait dresser un échafaud devant les fenêtres de son palais ; des bourreaux et autres esclaves de sa volonté furent chercher les infortunés prisonniers ; mais cette cannibale ordonna qu'ils fussent amenés l'un après l'autre, et que surtout Jaquelinette fut réservée pour la dernière, car par un excès de barbarie inque-

elle vouloit contempler en détail les maux qu'elle se préparoit à faire souffrir. En vain le protecteur demanda-t-il pour grâce dernière de voir son fils ; il fut trainé au supplice et mis en pièces. Le père de la jeune princesse supplia à genoux qu'il lui fut permis de donner à sa bien aimée fille le dernier baiser paternel ; sans égard pour ses cheveux blancs il eut le même sort que son ami. Quant à Brillant, l'impétuosité de son caractère, sa passion pour une épouse qu'on lui refusa de voir, et sa tendresse filiale avoient triomphé de sa raison, il monta sur l'échafaud la rage dans le cœur, appelant la vengeance céleste sur la tête coupable de la sanguinaire Marion. Tandis que cette horrible tragédie se passoit, Jaquelinette, au fond d'un obscur cachôt, ignoroit encore toute l'étendue de son infortune, invoquoit le ciel pour le salut d'un père et d'un époux chéri.

Puissances célestes, s'ecrioit elle, baignée de larmes, si le sacrifice de ma vie est nécessaire à leur préservation, je suis prête à la donner ; où sont ils ? que font ils ? Helas ! l'incertitude de mon sort m'est plus cruel que ne me le seroit la mort même.—Tout d'un coup elle entendit la trape du donjon se lever, et deux barbares l'ayant trainée hors de ce triste lieu lui annoncèrent qu'ils avoient ordre de la conduire au supplice ! Quel est mon crime ? demanda cette intéressante victime avec émotion,



mais les cruels ne lui firent d'autre réponse si non qu'il falloit mourir; et ils se mirent en route. Chemin faisant elle s'informa si ses compagnons d'infortune étoient en liberté; on lui répondit. que oui, avec un rire moqueur. Cependant la voiture approchoit du lieu fatal! Alors s'armant de courage, cette aimable princesse envoya un des gardes qui l'accompagnoient, demander à Marion pour grace dernière d'embrasser, et de dire le dernier adieu, à son père et à son époux. L'Ogresse frémit d'une joie qu'elle seule pouvoit ressentir à cette demande, c'étoit ce que cette furie désiroit, elle fit dire à sa victime qu'elle lui accordoit avec plaisir la grace qu'elle désiroit, et qu'on lui conduiroit bientôt les objets de sa tendresse. Alors elle fit mettre dans une voiture decouverte les corps sanglants des trois infortunés qui venoient d'être immolés à sa vengeance; et ayant fait ficher leur tête sur des piques elle ordonna que cette abominable cortège fut au devant de la jeune princesse! Qui pourroit décrire l'effet qu'eut cet affreux spectacle sur la trop infortunée Jaquelinette! Ses cheveux s'herisserent, ses yeux hâgards rouloient sans pouvoir se fixer, ni cependant se détacher des objets qui étoient devant elle; la bouche entr'ouverte, et les lèvres tremblantes, elle paroissoit prête à pousser des cris de désespoir que la douleur retenoit comme enchainés; tous les traits de sa figure charmante

étoient agitées de mouvemens convulsifs, et de douloureux gémissemens sortoient de ses entrailles. Enfin elle alloit succomber et peut être s'abandonner à un désespoir indigne d'elle ; lors qu'une voix se fit entendre qui lui parla ainsi—Oubliez vous O Princesse le noble sang qui coule dans vos veines ? et, rejétez d'une tige de héros, succomberez vous sous le poids des peines d'une vie passagere ? Le Tres Haut vous eprouve, méritez par votre résignation à ses décrets la couronne immortelle qu'il vous reserve. A ces mots la pieuse Jaquelinette sembla se recueillir ; elle leva les mains et les yeux au ciel, non pour l'implorer, mais pour lui rendre grace, et étant arrivée au lieu où son supplice l'attendoit, cette infortunée victime de la plus cruelle des femmes reléva elle même, en souriant, sa belle chevelure et sa tête charmante fut d'un seul coup décollée de son corps.

A-peine le bourreau eut il porté le coup fatal qu'un bruit terrible se fit entendre dans les airs ; un nuage épais se repandit sur les yeux des spectateurs. C'étoit la fée protectrice de Rose Blanche, qui venoit dans un char trainé par des hiboues enlever le corps de la jeune princesse afin qu'elle ne serve pas de pâture à l'Ogresse, et qu'elle fut ensévelie et déposée auprès de son cousin. Cependant lorsque le nuage se fut dissipé, chacun fut fort surpris de ne plus retrouver les restes de

Jaquelinette. Cet événement extraordinaire fit faire des reflexions contre l'Ogresse, mais sa profonde dissimulation et hypocrisie tourna bientôt les esprits sur d'autres objets, et sur d'autres victimes. Tant que ce fléau demeura sur la terre les buchers ne cessèrent d'être allumés (car elle aimoit la chair rotie) ni les flots de sang de couler.

Au de là des Pyrenées règnoit aussi dans ces temps là un Ogre fameux pour sa férocité ; il avoit épousé une jeune princesse qui venoit de mourir du chagrin de s'être unie à un prince si cruel. Elle avoit laissé un fils nommé Cariolus. Philipo (c'étoit le nom de cet Ogre) se disposoit à l'élever selon ses propres principes ; on verra par la suite si l parvint à son but. Il fut ce barbare que Marion choisit pour époux, et le ciel, justement irrité des enormités de cette reine impitoyable, lui inspira pour chatiment premier une passion très ardente pour Philipo, qui ne l'avoit épousée que par intérêt d'état. Les fruits de cet hymen périrent l'un après l'autre au berceau ! Ce qui augmenta de beaucoup, l'indifférence que l'Ogre des Pyrenées avoit déjà conçu pour cette femme barbare. Car bien qu'il fut du même naturel qu'elle, il méprisoit en autrui les odieuse passions qui le gouvernerent toute sa vie. C'est que le vice est si affreux qu'il s'épouvante toujours de sa propre reflexion, et il est dans la nature humaine de hair ce qui fait peur.

La vertu au contraire est admirée même des vicieux et ce n'est jamais sans regret qu'on s'en éloigne, mais quand on l'a une fois perdue de vue on la retrouve rarement.

Marion avoit, comme j'ai dit avant, une sœur de Père, nommée Elise, qui lui fit bientôt ombrage. Cette princesse étoit une prodige d'esprit, et de beauté ; elle fut enfermée, et gardée à vue ; et l'Ogresse n'attendoit qu'une occasion favorable pour s'en défaire. Comme Philippe, depuis son arrivé dans le royaume de sa cruelle épouse, n'avoit jamais vu Elize, il lui prit fantaisie de la connoître ; pour cet effet, il se fit conduire au chateau où elle étoit prisonnière. Il fut d'abord frappé de sa beauté, mais après s'être entretenu quelque temps avec elle, il resta si émerveillé de son esprit et de sa sagesse qu'il en devint éperdument amoureux ; ce qui augmenta encore son dégoût pour Marion. Cependant il eut soin de cacher sa nouvelle passion, et sous prétexte de mettre ordre à quelques affaires dans ses états il partit ; mais son dessein étoit d'obtenir l'annulation de son mariage avec l'Ogresse, pour s'unir à la belle Elize. La renommée qui va et vient sans jamais prendre de repos, et qui dans son vol rapide, repand sans cesse de son inépuisable phiole, un mélange de rapports faux et vrais, déchirant dans sa course le voile qui couvre les secrets les plus importants à cacher, révéla bientôt à la cruelle

reine l'infidélité de Philipo. Je ne dépeindrai pas sa fureur ; elle jura de sacrifier sa sœur à son ressentiment. C'en étoit fait de cette jeune princesse, si le ciel ne se fût enfin lassé des crimes de cette barbare, qui tomba tout d'un coup en paralysie et mourut peu de jours après, à la grande satisfaction de ses sujets, et de son époux. Dès qu'elle fut expirée Elise sortit de sa prison, et se montra au peuple, qui la reçut avec des acclamations de joie d'autant plus sincères que sa délivrance étoit grande et inattendue. Philipo ne manqua pas de lui offrir sa main ; mais cette sage princesse la refusa, aussi bien que celle de bien d'autres princes, qui aspirèrent à cet honneur. Elle déclara qu'elle vouloit vivre dans le célibat, et seule, rendre ses sujets heureux. Cette grande et glorieuse reine, d'heureuse memoire tint parole, et son règne ne fut jamais terni qu'une seule fois, par une erreur qui (comme on le verra par la suite) lui couta bien des larmes, et des regrets. Hélas ! combien les grands doivent se tenir en garde sur eux mêmes ; car si leurs bienfaits sont rarement oubliés, leurs fautes le sont encore moins. Enfin Elise établit l'aisance et la paix dans son royaume, nomma un nouveau régent dans celui de sa cousine Maria, se fit redouter, et respecter de ses voisins, et adorée de ses propres sujets : sous son règne on vit fleurir le commerce, et les arts.

Mais laissons cette incomparable princesse jouir du bonheur de faire des heureux ; et retournons dans le Royaume des Merveilles. Lorsque le temps arriva, où la Reine de l'Isle des Ouragans devoit mettre fin à l'enchantement du Prince Dauphin, chacun s'empressa de venir rendre hommage à cette étoile naissante qui jouissoit alors du plus parfait bonheur ; c'étoit un prodige de graces, et de beautés et une des plus spirituelles princesses de son temps ; mais son genre d'esprit étoit bien loin d'être aussi solide, et profond que celui d'Elise. Maria étoit très instruite, mais sans experience ; elle n'avoit jamais réfléchi un quart d'heure de suite ; par conséquent elle étoit étourdie, volage, et inconséquente ; les flatteurs qui l'entouroient lui avoient persuadé que son étourderie étoit une aimable vivacité, son caractère, inconstant et volage, la preuve d'un goût exquis, et ses inconséquences étoient autant de marques d'un naturel franc, et sincère. Enfin la Prosperité lui avoit mis un bandeau sur les yeux que l'adversité seule pouvoit arracher. Du reste cette jeune princesse étoit gracieuse, affable, et humaine ; elle monroit aussi un âme sensible, et un cœur tendre ; en un mot elle avoit en elle le germe de toutes les vertus, mais l'amour propre lui empêcha toujours de les cultiver. Elle étoit très attachée à Isabelle ; c'étoit l'amie de son cœur, et de son enfance, et la seule qui l'ait jamais

aimée sincèrement quoique d'un caractère bien opposé au sien. Cette intéressante princesse venoit souvent se consoler auprès de sa bien aimée Maria des ennuis que lui causoient les cruautés de sa mère. Elle soupiroit aussi bien que son amie pour l'instant qui devoit rendre la forme humaine à son frère, car elle aimoit ce jeune prince avec tendresse et en étoit payée de retour. Isabella étoit jolie, douce, sensible, et reconnoissante; on avoit peine à croire qu'elle dut le jour à une Ogresse. Catinette la haïssoit par rapport à l'amitié qu'elle avoit conçue pour la jeune souveraine, car tout portoit ombrage à cette femme ambitieuse et jalouse. Elle résolut d'éloigner son aimable fille de la cour; pour cet effet elle fut trouver un oracle qui la protégeoit et à qui elle devoit toute sa grandeur, et l'autorité dont elle jouissoit. Cette oracle étoit invulnérable, excepté au dessous de l'épaule gauche; comme personne ne savoit son secret, il se croyoit en pleine sécurité et révéloit l'avenir aux autres sans avoir jamais pensé à consulter son horoscope. Lorsque Catinette lui eut demandé son avis au sujet d'Isabelle, il lui parla ainsi: Si vous donnez votre fille en mariage à Philipo, elle sera le sceau de la paix entre vous et ce prince; mais gardez vous de lui en parler avant que la Reine Maria ait épousé votre fils. L'Ogresse enchantée de cet avis pria l'oracle de traiter en son nom avec l'Ogre des Pyrenées; et se retira après l'avoir invité à as-

sister aux noces du Prince Dauphin. Cependant l'heure de démetamorphose, ce jeune Prince étant arrivée, on fut le chercher dans un réservoir qui étoit à quelque distance du palais ; ensuite on le fit passer adroitement dans un bassin d'or fait exprès ; lequel étoit monté sur cent roulettes, et pouvoit contenir plusieurs muids d'eau. Cinquante gros Cygnes plus blancs que la neige devoient tirer cet équipage jusqu'à la grande porte du Palais Royal, et toutes les dames d'honneur et les pages de la cour le pousoient par derrière avec une grace qui ne se trouve que dans le royaume de Merveilles ! Une compagnie de chaque regiments, tant cavalerie qu'infanterie, précédoient ce cortège avec leur bande de musique, tandis que tous les courtisans le suivoient en habits de cour. Enfin on arriva au palais, et le bassin précieux fut deposé dans le grand antichambre, en attendant la belle Maria, qui ne se fit pas attendre plus long-temps que la modestie ne l'exigeoit. Elle parut donc bientôt vêtue d'une robe de gaze Argentée parsemée de perles. Ses longs cheveux châtainsomboient en grosses boucles sur ses épaules, et un bandeau de brillants entouroit sa tête charmante. Jamais Vénus au sortir de l'onde ne parut plus belle ; et Flore sur un lit de fleurs marche avec moins de grace et de légèreté. On avoit mis à la bouche du Prince Dauphin un anneau d'or, lequel Maria devoit prendre elle même pour



se le mettre au doigt, et alors l'enchantement cessoit. Elle approcha donc du bassin; le prince sortit la tête de l'eau, mais dès qu'il eut aperçu sa Princesse il fut si frappé et ébloui de son incomparable beauté, qu'il ouvrit la bouche trop tôt, et l'anneau tomba au fond du bassin. La jeune reine poussa un cri de désespoir; plusieurs sages regardèrent cet accident comme d'un mauvais augure. Cependant les courtisans n'étoient pas oisifs; c'étoit à que s'émprêsseroit de nager; les mieux poudrés et frisés se plongeioient et replongeioient à l'envie l'un de l'autre: enfin un cadet, d'une naissance assez médiocre, eut le bonheur de rattraper l'anneau précieuse, et même de le remettre à la bouche du Prince, qui pour le récompenser de tant de valeur et d'intrepidité, et surtout d'être si expert à *faire le plongeon*, en fit par le suite un *Amiral* (*c'est ainsi qu'on s'avance dans le monde!*) Enfin dès que le tumulte fut apaisé, Maria se presenta de nouveau. Cette fois ci le Dauphin eut la prudence de fermer les yeux crainte d'un autre accident, et de son côté la jeune princesse fit un peu plus de diligence; car prendre l'anneau et le mettre à son doigt ne fut l'affaire que d'un moment. Aussitôt une symphonie ravissante sortit du bassin, l'eau s'évapora tout d'un coup, et on en vit sortir un superbe palanquin porté par douze tritons dans lequel étoit la fée Agréable, vêtue d'une robe couleur

de rose et couronnée de myrte ; à sa droite se tenoit le Prince Dauphin beau comme Apollon ; son accoutrement étoit d'une richesse tout à fait royale, et d'une élégance parfaite ; il étoit couronné de lauriers (car il n'est pas nécessaire qu'un prince ait mérité cette couronne, pour qu'on la lui donne, *il suffit de deviner qu'il pourra la mériter un jour.* La fée sortit du palanquin et présenta le beau prince à Maria, qui le reçut avec une grace toute particulière ; elle lui présenta sa belle main qu'il baisa avec respect en mettant un genou en terre. Dans ce moment Catinette, accompagnée de son Oracle et de sa fille, arriva. L'Ogresse reçut son fils avec joie ; Isabelle pressa son bien aimé frère entre ses bras avec transport, tandis que l'Oracle rendoit hommage à Agréable. Maria fit mille caresses à sa belle mère future, qui étoit trop bonne politique pour n'y pas répondre quoique dans le fond de son cœur elle haïssoit mortellement cette charmante princesse. Cependant le jeune prince, ayant reçu les compliments de toute la cour, voulut se montrer en public, et que toute la ville se rejouit de son prochaine hyménée. Mais un accident imprévu troubla un peu leur joie. Une main invisible vint frapper l'Oracle de l'Ogresse d'un coup de lance à son endroit vulnérable, et il expira sur le champ. Alors Catinette, se ressouvenant de la prédiction que la fée Agréable lui avoit faite en métamor-

phosant son fils, la prit tellement en aversion qu'elle se retira pour donner un libre cours à sa rage, et projeter sa vengeance. Le prince Dauphin fut bientôt consolé de cet événement; le jour de son couronnement étoit enfin arrivé. Ce fut alors que le palais se transforma en un autre Olympe; là on voyoit Bacchus prodigant ses dons; ici Apollon et les Muses exercoient leurs talents; d'un autre côté Vulcain mettoit l'air en feu; plus loin Vénus folâtroit avec l'amour; on auroit dit que toutes les divinités étoient descendues sur la terre pour ajouter au bonheur des jeunes époux. Pour conclure les fêtes le nouveau monarque voulut que sa chère Maria fut portée en triomphe au temple principal de sa metropole. Tremble, infortunée princesse! ta félicité est à son comble; ton élévation n'a point d'égale, et plus on tombe de haut plus la chute est cruelle. Cependant le courier que l'Oracle défunt avoit envoyé de la part de Catinette à Philipo revint, accompagné d'un ambassadeur député par cette Ogre qui devoit lui ramener Isabelle selon les promesses de cette mère dénaturée. Ce fut avec la plus grande surprise, que le jeune monarque apprit un engagement qu'il ne pouvoit que désapprouver. Quoi, lui disoit sa chère épouse au désespoir, achèterons nous la paix à un tel prix? Jamais, lui répliqua le sensible souverain, non, jamais je n'imiterai ceux qui, sourds aux cris de la na-

ture, étouffent dans leur cœur le plus pur des sentimens, en sacrifiant ce qu'ils ont de plus cher au monde à leurs propres intérêts. L'Ogresse entra dans ce moment ; elle venoit pour engager son fils à recevoir le député de Philipo pour signer les articles du traité de paix qu'elle avoit proposé à ce prince ; mais Francisco (c'étoit le nom qu'Agréable avoit donné au jeune roi en le démetamorphosant) déclara à sa mère qu'il ne forceroit jamais l'inclination de sa sœur, et qu'à moins qu'elle ne consentit de bonne grâce à cet hymen, il ne concluroit rien avec l'Ogre des Pyrenées. Catinette se retira la rage dans le cœur. A-peine fut elle partie qu'Isabelle vint rendre visite à sa bien aimée Maria, et à son frère cheri ; dont la félicité la mettoit au comble de la joie. Comme elle ignoroit encore les projets de sa mère à son égard, elle se livra sans contrainte au sentiment de l'amitié la plus vive, et la plus sincère. Francisco qui connoissoit sa sensibilité n'eut garde de lui faire part de ce qui s'étoit passé, éspérant que la résolution qu'il avoit montré à l'Ogresse lui feroit rompre son engagement avec Philipo et garder le silence envers sa fille. La fée Agréable vint les joindre, qui anima la conversation de mille saillies aussi brillantes que spirituelles. Quelques heures se passèrent ainsi, lorsque leur gajeté fut interrompue par un exprès de l'Isle de Ouragans, qui remit une lettre à la jeune reine ;

elle l'ouvrit en hâte, et y appris que ses sujets s'étoient revoltés et que son royaume étoit dans le plus grand désordre ; qu'un des partis le plus considerable avoit osé proposer la couronne à Elise qui étoit devenue l'idole de ses propres sujets, et l'admiration de ses voisins. Celui qui écrivoit à Maria étoit un de ses partisans le plus affidés, et finissoit sa lettre ainsi : " Nous supplions votre majesté de nous envoyer quelques troupes pour nous aider à faire rentrer chacun dans son devoir : car quoique cette grande princesse du midi se soit conduite jusqu'a présent avec toute l'apparance du plus grand désintéressement, il ne faut pas trop se fier à la modération qu'elle affecte, vu que ce seroit un vrai phénix, si dans l'élévation où elle se trouve maintenant, elle refusoit de monter un peu plus haut, lorsque le degré est mis à ses pieds, et qu'on la sollicite avec ardeur de s'en élever. L'ambition et le desir de la gloire dominant cette souveraine comme bien d'autres, mais elle a à sa suite la prudente dissimulation qui ne la quitte jamais."

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Monarque des Merveilleux. Il sentoit combien cette catastrophe étoit nuisible au dessin qu'il avoit de sauver sa bien aimée sœur du péril qui la menacoit ; Maria lut sur la physionomie de son époux ce qui se passoit dans son âme, et un morne silence succéda à la lecture de cette lettre. Isabelle le rompit enfin, et ne

put s'empêcher de montrer quelque surprise de l'affliction que cette nouvelle (quelque facheuse qu'elle fut) causoit à leurs majestés. J'ai ouï dire, leur dit elle, que la paix est conclue avec l'Ogre des Pyrénées. Infortunée princesse ! elle ignoroit encore qu'elle dût être le sceau de cette paix. On ne nous demande, continua-t-elle, que quelques regiments, et nous en avons vingt-fois plus qu'il n'est nécessaire pour cette expédition. Cependant elle s'aperçut que la tristesse de ces objets si chers à son cœur avoit une cause secrète. Elle les prit dans ses bras en les suppliant instamment de permettre qu'elle partageât leur détresse. Le jeune roi s'attendrit ; sa chère Maria versoit, en silence, des larmes amères. La fée Agréable, qui n'aimoit pas la tristesse, se retira dans son palais enchanté, se divertir avec ses rats blancs. La triste Isabelle à la requête de son frère s'en fut dans son appartement fort inquiète du mystère qu'elle ne pouvoit pénétrer. Dès qu'elle se fut éloignée, leurs majestés, après s'être consultés, convinrent qu'il étoit de toute nécessité d'envoyer des troupes dans l'Isle des Ouragans ; et Francisco résolut d'aller trouver sa mère pour l'engager à faire accepter d'autres conditions à Philipo, ou du moins de tâcher d'obtenir du temps. Mais quelle fut l'indignation de ce jeune et aimable monarque de la trouver inexorable ! Au commencement de la guerre entre Catinette et

l'Ogre des Pyrénées, Cariolus avoit désiré épouser Isabelle, mais son cruel père s'y étoit opposé. Cette alliance paroissant plus convenable à cette jeune princesse que celle dont il s'agissoit, le Roi des Merveilleux proposa à l'Ogrèsse d'entrer en négociation pour faire consentir le vieil Ogre à cet échange. Cette marâtre demeura inflexible car tout ce qui s'opposoit aux volontés de cette femme impérieuse et vindicative irritoit son caractère féroce, qui ne sut jamais pardonner ; et ne plioit que pour tromper, et détruire quiconque lui résistoit. Son fils la quitta le désespoir dans l'âme. Cependant l'infortunée Isabella étoit livrée aux plus mortelles inquiétudes. Mille pensées confuses agitoient son cœur oppressé lors qu'on vint lui dire que Catinette la demandoit. Un présentiment secret la fit d'abord frémir, mais reprenant courage elle se rendit chez l'Ogrèsse qu'elle trouva seule dans son boudoir, et qui la reçut avec une douceur apparante. Après l'avoir fait asseoir auprès d'elle, elle lui fit part de ses engagements avec Philipo et finit en ajoutant ces mots : Votre frère s'oppose à cette union à moins qu'elle ne vous soit agréable, mais je vous crois trop sensée pour rejéter une alliance qui doit non seulement nous rendre la paix, mais aussi faire le bonheur de votre famille. L'infortunée princesse resta quelques momens immobile de surprise, mais la douleur prenant enfin son

essor, elle tomba éperdue aux pieds de son inhumaine mère, en la suppliant dans les termes les plus touchants d'avoir compassion d'elle, et de ne la pas sacrifier à un tyran : mais cette impitoyable marâtre, semblable à un rocher contre lequel les vagues mugissantes en se brisant endurcissent, devint furieuse, et éclata ainsi. Tremble, malheureuse, de t'attirer la malediction d'une mère justement irritée ; songe, si tu persiste, qu'une guerre sanglante va se rallumer dans laquelle ton frère peut être, et toute la race periront et ce sera toi, Cruelle, qui les aura détruits ; quant à moi, continua cette furie, si tu n'obéis j'en prendrai vengeance, dût, il m'en coûter ce que j'ai de plus cher au monde. En achevant ces mots, elle quitta sa victime qui étoit restée prosternée devant elle, et qui s'évanouit : revenue à elle-même, elle versa un torrent de larmes amères. Une de ses femmes vint la chercher, qui parut alarmée de l'état dans lequel elle trouvoit sa jeune maîtresse ; mais celle-ci ne laissa échapper aucune plainte. Eh de qui se seroit elle plaint ? d'une mère, hélas ! qu'il est cruel de devoir la vie à un objet méprisable ! C'est le comble de l'humiliation, d'autant plus qu'on ne peut sans s'avilir soi même mettre au jour les vices de ses parens. Enfin la chaste Phébé avoit déjà parcouru les deux tiers du firmament avant que l'affligée Isabelle pensa à se coucher ; ses femmes l'en firent souvenir, dès qu'elle fut



seule elle se livra au plus cruel désespoir, et inonda son lit de pleurs cuisantes. Au milieu des sanglots, la douleur lui appesantit enfin les paupières. Pendant ce léger sommeil, une vieille petite naine lui apparut qui lui dit, d'une voix forte, mais compatissante : Votre désespoir, ô Princesse, outrage le ciel dont les décrets sont immuables. Il est d'une grande âme de s'élever au dessus des vicissitudes humaines.

Isabelle lui ayant demandé son nom ? Espérance, répondit la petite vieille, en s'enflant, et s'aggrandissant au point que la Chambre pouvoit à peine la contenir, et sous cette énorme figure elle demanda à la désolée Princesse quel sacrifice elle se sentoit capable de faire pour ceux qu'elle aimoit avec le plus de tendresse ? Helas !, replica l'aimable infortunée, je leur sacrifierois mon repos, ma vie, et . . . . Ha, dit Espérance en l'interrompant, *le monde est plein de ces amis dont la langue est toujours prête à faire des actions héroïques, et même surnaturelles pour ceux qui leur sont chers !* mais si vous êtes sincère, belle princesse, l'Aurore vous verra moins triste que vous n'êtes à présent, adieu. En entrant sur les terres de Philipo voilez vous, et ne vous laissez voir à nul homme qu'à votre Epoux, surtout dans vos plus grandes afflictions pensez à moi qui suis l'unique consolatrice du genre humain—Hé ! malheur à qui m'abandonne.

En disant ces mots ce fantôme se changea en une vapeur légère qui se dissipa en un instant. Isabelle se réveilla en sursant dans une agitation extrême ; puis considérant cette vision, comme un avis secret du ciel. Me revolturai-je contre ses décrets, s'écria-t-elle fondant en larmes ; sèmerai-je la discorde entre un frère cheri et l'auteur de ses jours ? et ferai-je naître la douleur dans le cœur de ma bien aimée Maria ? Ma mère ! Helas ! ce nom qui devoit me faire tréssaillir d'allégresse, remplit mon âme d'aumertume ! mais n'importe, il faut me sacrifier, le roi me laisse maîtresse de mon choix.—He bien, ce choix sera Philipo ! —nom terrible ! pourquoi fremis-je en te prononcant ? C'est sans doute une foiblesse, continua cette infortunée, en poussant un soupir douloureux. Qui sait d'ailleurs, si je n'aurai pas le bonheur d'apivoisir ce prince féroce, La patience, et la douceur ont quelquefois fait des miracles ! allons, prenons courage, et elle s'achemina vers l'appartement du jeune monarque qu'elle aborda avec autant de sérénité qui lui fut possible de feindre, car elle ne vouloit pas par un air abattu inspirer la pitié, ni laisser entrevoir combien lui coutoit le sacrifice qu'elle alloit faire. Cet effort, quelque pénible qu'il paroisse, est dans certaines circonstances moins difficile qu'on ne croit ; il dépend entièrement du sentiment qu'on éprouve pour l'objet qui le cause. Dans cer-



tains cas il est doux d'épancher son cœur dans le sein de ce qu'on aime et en se voyant compatir, il semble que ce qu'on fait passer dans l'âme de son ami diminue ou allégit ce qui se passe dans la notre. Mais quand il s'agit d'affliger ceux qui nous sont plus chers que la vie, sans qu'ils puissent apporter aucun soulagement à nos maux, alors on préfère souffrir seul parceque le chagrin qu'on causeroit, ne feroit qu'augmenter les peines que l'on ressent soi même. Isabelle fit donc part à son frère de la resolution qu'elle avoit prise d'épouser Philipo. Le jeune monarque étoit trop pénétrant pour ne pas voir ce qui se passoit dans l'âme de sa sœur. Il mit tout en usage pour la dissuader d'un mariage si disproportionné, lui promettant de la protéger au péril de sa vie. Mais plus il la supplioit de ne pas risquer son bonheur pour lui, plus cette généreuse princesse se sentit affermir dans sa résolution; elle arracha donc, pour ainsi dire, le consentement de ce frère cheri; qui de concert avec sa chère Maria lui fit promettre d'avoir une pleine confiance en eux; et que si l'Ogre des Pyrenées la rendoit malheureuse ils trouveroient moyen de la soustraire à sa tyrannie. Isabelle prit congé de leur majestés et fut trouver Catinette, avec qui elle vouloit faire la paix, en lui annonçant qu'elle étoit prête à lui obéir. A cette nouvelle l'Ogresse la prit pour la première fois

dans ses bras, et l'accabla de perfides caresses que l'innocente princesse crut sincères ; elle étoit bien loin d'imaginer que l'orgueilleuse joie de triompher et d'arriver à son but faisoit naître les transports de cette marâtre, et que la tendresse maternelle n'y étoit pour rien.

Cependant la cour s'occupoit des préparations nécessaires pour cet hymenée qui fut célébré avec toute la magnificence possible. L'ambassadeur député, épousa Isabelle au nom de son maître. Pendant plusieurs semaines, ce ne fut que fêtes, et réjouissances dans tout la monarchie, la joie étoit dans tous les cœurs excepté dans celui de la fiancée ; la contrainte que cette malheureuse victime se faisoit pour ne pas troubler la gaieté générale la mettoit au supplice. Enfin le jour du départ arriva, elle prit congé, hélas, pour jamais, du lieu charmant qui l'avoit vu naître ! L'Ogresse feignit de s'attendrir en l'embrassant. Le roi et la belle Marja voulurent accompagner cette sœur adorée jusqu'au sortir de la métropole, et ce ne fut pas sans repandre bien des larmes qu'ils lui dirent le dernier Adieu ! Mais de retour au palais, ils trouverent dans les charmes de la royauté, laquelle leur étoit encore nouvelle, de quoi distraire leur mélancolie. Il n'en étoit pas ainsi de l'infortunée Isabelle. Dès que son bien aimé frère et son auguste épouse l'eurent quittées elle se livra à la douleur la plus

amère; partout où le cortège s'arrêtoit elle cherchoit la solitude pour donner un libre cours à ses pleurs. Enfin on arriva sur les frontières du royaume de Philipo; alors la princesse se ressouvint d'Espérance, et s'apercevant qu'elle n'avoit pas de voile elle en demanda un aux dames de sa suite; mais ce n'étoit pas l'usage *de se voiler dans le royaume des Merveilles*, et par conséquent aucune ne s'en étoit pourvue. Isabelle (sans songer qu'elle couroit à sa perte) se consola de ce contretemps en apprenant que le roi son époux devoit envoyer à sa rencontre une escorte considérable dès qu'elle mettroit le pied sur ses terres; et ne doutant pas que parmi les dames qui devoient venir la recevoir, elle ne put s'en procurer un, elle attendit ce moment, sans trop s'inquiéter. Hélas! que cette négligence lui couta cher!!! Cependant l'Ogre des Pyrénées attendoit avec impatience l'instant qui devoit mettre dans ses bras, une des plus charmantes princesses de l'Europe. Il avoit envoyé au devant d'elle les premières dames, et les plus grands seigneurs de sa cour (car il vouloit que l'entrée de celle qu'il honoroit de son choix se fit avec éclat. A la tête de la noblesse qui attendoit la nouvelle souveraine dans la première ville où elle devoit mettre pied, se trouvoit Cariolus, fils de l'Ogre, le prince le plus beau et le plus accompli de son temps; il joignoit aux grâces

personnelles les vertus les plus rares ; et malgré les soins que son père avoit pris pour le rendre semblable à lui, Cariolus lui fut, toujours contraire, et n'oublia jamais que celle à qui il avoit dû le jour avoit succombée sous le poids des maux que son cruel époux lui avoit fait souffrir. Il détestoit la tyrannie de Philipo, mais le respect lui fermoit la bouche. Une douce mélancolie étoit peinte sur sa physionomie. Il fut au désespoir de recevoir l'ordre de commander l'escorte qui alloit à la rencontre d'Isabelle ; car la renommée de cette jeune princesse étoit parvenue jusqu'à lui et (comme on a vu avant) lui avoit fait désirer son alliance. Il la plaignoit du fond de l'âme ; la regardant comme une victime qui seroit bientôt immolée aux caprices d'un tyran. Cependant il vint le premier rendre hommage à la triste reine. Fatale entrevue, que vous causates de maux ! Le cœur de Cariolus brula pour la première fois, et sa flamme passa au même instant dans celui de la trop sensible Isabelle, qui se laissa conduire en silence au château, où toute la noblesse l'attendoit. On sera sans doute surpris que Philipo envoya ainsi l'élite des cavaliers de son royaume au devant d'une jeune et charmante princesse qu'il regardoit comme son épouse ; car on ne peut douter qu'un prince si vicieux et cruel ne fut jaloux ; et surtout qu'il n'étoit rien moins qu'agréable, et d'un âge avancé. Mais où est l'être qui connoit sa propre

difformité ? Les grands particulièrement sont si accoutumés à croire que leurs désirs sont des loix ; qu'il ne leur vient pas souvent dans l'esprit qu'on puisse leur résister, et un tyran comme l'étoit l'Ogre des Pyrénées ne doutoit nullement pouvoir tout asservir par la crainte ; il savoit qu'il étoit redouté et se croyoit tout permis. En épousant Isabelle, il n'avoit jamais réfléchi si elle l'aimeroit ou non ; son amour propre, joint à son rang, l'empêchoit d'avoir le moindre doute sur ce point. Cependant Cariolus se livroit tout entier à une passion qu'il auroit dû regarder comme criminelle ; tandis que celle qui en étoit l'objet tâchoit de s'étourdir sur l'état de son cœur ; car elle n'osoit réfléchir aux nouveaux sentimens qui agitoient son âme, sans trouble et sans confusion. La solitude, lui étoit devenue plus chère que jamais. Une belle soirée, il lui prit envie de se promener dans le jardin du château. Elle se fit accompagner par une des ses femmes. Après avoir marché quelque temps elle s'assit auprès d'un grand bassin d'une eau pure et limpide, où la réverbération de l'astre de la nuit, jointe à un ciel parsemé des plus brillantes étoiles, en invitant à la contemplation offroit le plus majestueux et sublime des spectacles. L'air étoit calme, et tandis que Diane, sur son char lumineux parcouroit la voute céleste ; le silence régnoit sur la terre ; En contemplant ces merveilles de la nature, la

Charmante Isabelle se livra à une de ces douces mélancolies qui conduisent à l'ivresse ; situation délicieuse ! où le cœur se dilate ! on verse des larmes sans pouvoir se rendre compte de ce qui les fait répandre ! L'âme s'élève, elle semble s'agiter pour prendre son essor vers les merveilles qui l'enchantent, et gémir des chaînes qui l'attachent ici bas. La jeune princesse fut tout à coup distraite de sa rêverie par le son d'une guitare, accompagné de la voix la plus mélodieuse qu'elle eut jamais entendue, et qui chantoit les vers suivants :

“ Amour je reconnois ta puissance,  
“ Tu m'as percé du trait le plus aigu ;  
“ Mais hélas ! j'aime sans espérance  
“ Cruel enfant tu m'as perdu.”

Ici la voix s'arreta, tandis qu'on jouoit le refrain, puis elle reprit ainsi :

“ Quoi ! tant de beautés, tant de charmes  
“ Seroient en proie à un tyran !  
“ Dieu ! que ne puis-je prendre les armes  
“ Pour sauver un objet si charmant !”

La musique cessa, et laissa Isabelle dans une agitation extrême. Elle prit le bras de sa compagne et tourna ses pas vers le château. A quelque distance elle aperçut Cariolus, qui sortoit d'un berceau de jasmin suivi d'un page portant une guitare. Quoiqu'elle fut voilée, selon la coutume du pays où elle étoit ; le prince ne put la méconnoître. Il l'acosta, et



avec la plus vive émotion lui demanda la permission de l'accompagner ? La princesse toute tremblante, n'osant ni refuser, ni accepter ; garda le silence, sa compagne fit d'abord les frais de la conversation, puis peu à peu ralentissant ses pas elle se trouva engagée avec le page, et laissa sa maîtresse et Cariolus tête-à-tête. Ce prince conduisit insensiblement la timide Isabelle dans le berceau de Jasmin, et l'ayant fait asseoir sur un banc de verdure, il se mit à ses pieds. Dans le cours de la conversation il tâcha de gagner sa confiance ; et apprit bientôt les raisons qui avoient forcé cette intéressante princesse à s'allier à Philipo. La compassion excitée par l'amour fit verser des larmes à Cariolus, une tendre sympathie s'empara du cœur d'Isabelle, qui ne laissa que trop voir à cet aimable prince qu'il étoit l'objet préféré ! De quel délire cette découverte remplit son âme ! mais hélas ! qu'il fut de courte durée ! car l'objet de ses vœux les plus sincères réfléchissant à son imprudence se leva tout d'un coup, et sortit du berceau.

Ayant rejoint sa compagne, qui s'étoit tenue avec le page à quelque distance, elle retourna au château. Cependant le jeune prince enchanté de ce qu'il regardoit alors comme un bonheur suprême, pouvoit à peine suffire à l'excès de sa joie ! De retour chez lui, il résolut d'écrire à celle qu'il adoroit, tout ce qu'elle lui avoit empêché de dire en se retirant avec

tant de précipitation. Cette lettre comme on peut l'imaginer étoit très passionnée : cet imprudent jeune homme, y proposoit à sa bien aimée de fuir avec lui et de l'accepter pour époux ; il l'assuroit qu'il n'auroit pas de peine à se faire un parti dans le royaume, ni à la soustraire à la vengeance de l'Ogre, en un mot, il l'assuroit qu'il surmonteroit aisément toutes les difficultés (car rien ne paroît impossible aux amans) et qu'il lui répondoit du succès. Enivré d'amour et d'espoir, Cariolus envoya cette fatale lettre à la fiancée de son père qui frémit en la lisant ; et y répondit en ces termes : " Quoi ! celui que je croyois le plus vertueux des princes peut concevoir l'idée de devenir un rebelle, et croit qu'Isabelle oubliant son devoir deviendrait sa complice ! Est ce ainsi, que ceux que la Providence a placé au-dessus des autres hommes doivent donner l'exemple de la vertu ? Ô Cariolus prenez soin de votre gloire, et de ma renommée ; adieu prince, demain à l'aube du jour je pars pour me rendre au palais de mon époux. Vous ne pouvez sans me blesser mortellement, ni m'écrire, ni chercher à m'entretenir en particulier." L'infortunée répandit des larmes bien cuisantes, en envoyant ce billet au plus aimable, et aimé des mortels, qui en le lisant, se livra au plus violent désespoir. Mais Isabelle avoit ordonné, et il fallut obéir. Cependant la renommée (qui grandit d'une toise à chaque pas qu'elle fait ; accompagnée

du mensonge son écuyer fidelle, précédée de l'exagération, et suivie nonchalamment de la vérité qui le plus souvent est éclipsée par leur ombre, arriva à la cour de Philipo, et lui apprit ce qui se passoit entre son fils et sa nouvelle épouse. Ce tyran loin d'entrer en fureur comme on l'auroit cru ; concentra sa rage, et resolut de dissimuler pour se venger plus sûrement. Sans soupçons la dévouée Isabelle étoit en proie à la plus cruelle agitation, le doux sommeil l'avoit abandonnée, elle tâchoit en vain de banir Cariolus de son cœur, il étoit sans cesse présent à sa pensée. Lui de son côté avoit la mort dans l'âme, et sa seule consolation étoit qu'elle le délivreroit bientôt de ses maux. L'heure du départ étant arrivée la jeune princesse se couvrit d'un voile et sortit du chateau accompagnée de toute sa suite. Le malheureux prince pâle et défait, l'attendoit à la portière de son carrosse pour lui donner la main, un mouvement involontaire la lui fit saisir avec transport ; Isabelle tressaillit et dès qu'elle fut montée dans la voiture, elle s'évanouit. Comme il n'y avoit que sa femme favorite qui l'y accompagnât, en revenant à elle même elle eut la triste consolation de s'épancher dans le sein de l'amitié. Le cortège arriva bientôt au palais de l'Ogre, qui reçut sa jeune épouse avec un joie perfide. Plus il la trouvoit attrayante, plus le desir de se venger augmentoit dans son cœur féroce. Mais le

temps qu'il avoit fixé pour l'exécution de ses projets sanguinaires n'étoit pas encore venu. Selon l'usage il renouvela publiquement son mariage. Toute la monarchie célébra cet hymen par des fêtes. En vain la jeune reine s'éforça de participer à la joie publique; en vain elle tâcha de plaire à son odieux époux; une horreur invincible la faisoit frissonner à son approche. Quant à l'infortuné Cariolus, après la célébration d'un hymenée qui lui perça le cœur il obtint de Philipo la permission de s'absenter, et fut vivre en solitaire dans une maison de campagne qu'il avoit à quelques lieues de la capitale. Les seigneurs et les dames qui avoient accompagnés Isabelle du royaume des Merveilles (à l'exception de sa favorite) prirent congé d'elle et de l'Ogre, et s'en retournèrent dans leur pays, où ils trouvèrent tous les courtisans empressés à donner des fêtes à leur jeune souveraine dont le palais étoit illuminé, et en face duquel il devoit y avoir un très beau feu d'artifice. Toute la ville retentissoit de coups de canons. Les nouveaux revenus ayant demandé la cause de tant de joie, voici ce qu'ils apprirent. La discorde augmentant de plus en plus dans l'Isle des Ouragans, les partisans de Maria lui mandoient que si elle ne venoit au plus vite réclamer ses droits, ses sujets étoient résolus d'avoir recouru à Elise, et de la reconnoître pour leur souveraine. La jeune reine des Merveilleux peu dis-

posée à faire ce voyage, avoit conçu un projet hardi qu'elle mit en exécution. S'étant prévalue du testament de l'Ogre défunt du midi qui avoit déclaré ses filles illégitimes ; elle intenta un procès à Elise qu'elle somma de descendre du trône qu'elle avoit usurpé, lequel comme cousine germaine du dernier monarque lui appartenoit par droit de légitimité. C'étoit en vertu de ce nouveau titre adopté si témérairement que tout le royaume des Merveilles étoit dans les rejouissances. Lorsqu'Elise apprit cette nouvelle elle affécta la plus parfaite tranquillité, et dit froidement que ses sujets avoient seuls le droit de la détroner ; puis elle parut ne plus s'en occuper et ne penser qu'à les rendre heureux. Cette prudente politique lui réussit. Mais parlons un peu de Catinette. Cette Ogresse loin d'avoir la même modération ne respiroit que vengeance. L'envie, et la jalousie lui rongeoient le cœur. Le triomphe de la reine de l'Isle des Ouragans ne lui laissoit aucun repos ; elle ne songeoit qu'à perdre cette rivale de sa grandeur. Depuis sa querelle avec la fée Agréable, elle passoit la plupart de son temps dans un chateau solitaire avec ses amis les plus affidés. Cette retraite avoit été enchantée par l'oracle de cette femme vindicative, et étoit à l'abri du pouvoir d'Agréable. Cette fée s'aperçut que son ennemie avoit très souvent des assemblées nocturnes dans ce chateau mystérieux, ce qui excita beau-

coup sa curiosité, et celle de Maria, après avoir réfléchi sur les moyens de la satisfaire, un des petits génies de la jeune reine, qui se trouvoit présent à cette consultation, proposa de prendre la forme d'un joli petit chien noir et blanc, et de se trouver comme par hasard dans le chemin de Catinette, qui aimoit passionnément les animaux de cette espèce ; ce projet fut approuvé, et dès que *toutou* vit l'Ogresse (qui alloit avec ses courtisans à son château enchanté) il courut lui lécher les pieds en remuant la queue et dressant les oreilles de la manière du monde la plus engageante. Catinette le prit dans ses bras, et lui fit mille caresses, arrivée à sa retraite mystérieuse, aussitôt qu'elle se fut assise ce malin petit animal sauta sur ses genoux, où après avoir tourné deux ou trois fois il se coucha et fit semblant de dormir. Alors il entendit un courtisan qui rompit le silence, et dit à l'Ogresse en rempant autour d'elle, O madame que vos ogrichons sont adorables ! Ce mot fut répété comme un écho de toute l'assemblée présente. N'est ce pas, répondit l'objet à qui cette adulation s'adressoit, que mon cher Carlos surtout est charmant ? C'est l'amour personnifié, s'écria une des dames d'atours. Un bel esprit se mit à faire un impromptu dans lequel il comparoit Catinette à Venus, et son ogrichon au dieu cupidon. On dit qu'il fut si enchanté de ce fruit de sa propre

cervelle qu'il l'envoya à l'académie des belles lettres. L'Ogresse ne doutoit nullement de la verité de tout ce qu'on lui disoit. Elle avoit ça de commun avec les autres dames de ces temps là, de prendre tout au pied de la lettre, quand il s'agissoit de compliments flatteurs! Cependant poussant un profond soupir (qui eut sur les courtisans l'effet de l'électricité) hélas que me sert, s'ecria-t-elle, d'idolâtrer mes chers ogrichons, ils ont beau répondre à mes plus chères espérances, leur vertu restera dans l'oubli, c'est en vain que je les ai nourris de mon propre lait! ici la rage lui coupa la voix, enfin revenant à elle, elle reprit la parole, et dit avec un dépit concentré, Maria! odieuse pensée, une Ouraganoise m'éclipse! Le faiseur d'impromptus l'interrompit, en lui disant avec un air capable, Hé! Madame, une éclipse ne fut jamais que de courte durée; Maria semblable au corps opaque de la lune, passe pour l'instant entre la terre et vous, son ombre vous obscurcit, mais cette obscurité est passagère, bientôt comme l'astre brillant du jour vous reparoitrez plus rayonnante que jamais. Ici le vil flatteur, charmé de sa belle tirade, se tut, espérant être applaudi, mais le petit génie à qui la patience échapa se mit à aboyer, et sautant des genoux de Catinette aux jambes du poète le mordit tant et plus, ce qui divertit beaucoup la compagnie. Ce bruit attira les ogrichons, qui dans

l'appartement voisin s'étoient occupés à jouer au volant et à se battre avec leur petite sœur Margôt qui ne valloit pas mieux qu'eux. Carlos âgé alors d'environ neuf ans courut embrasser sa mère tandis qu'Henricus tiroit les oreilles à toutou qui commençoit à lui montrer les dents, et l'auroit mordu si son frère d'un air furibond ne fut venu le prendre par la queue, ce qui irrita tellement le petit animal qu'il le mordit jusqu'au sang. Cette témérité auroit peut être coute chère au petit génie de Maria (qui la queue baissée, et tout tremblant s'étoit caché sous un sofa) mais heureusement la porte s'ouvrit pour annoncer qu'on avoit servi; il profita sagement de l'occasion et courut rejoindre sa jeune maîtresse qui l'attendoit avec impatience, et qui s'amusa beaucoup du recit qu'il lui fit. Francisco réfléchit sérieusement sur cette découverte. Agréable y entrevit bien des maux à venir, mais ne pouvant y remédier elle n'étoit pas fée à affliger ses amis par des prédictions facheuses, ainsi chacun reprit sa sérénité ordinaire. Mais hélas ! elle fut de peu de durée ; car quelques semaines après la favorite d'Isabelle arriva en poste, qui demanda un entrétien secret à leurs majestés, et leur apprit que la princesse leur sœur avoit été enfermée dans une tour, aussi bien que le prince Cariolus ; que Philipo avoit entre les mains, on ne savoit par quel hazard, une lettre que son fils avoit



écrite à Isabelle lorsqu'il fut à sa rencontre. Cette nouvelle accabla le jeune roi et son épouse. Ils envoyèrent au plus vite un exprès à l'Ogre des Pyrénées pour lui demander satisfaction. Mais le tyran se doutant des efforts qu'on feroit pour sauver l'innocente victime qu'il avoit en son pouvoir, résolut de mettre le comble à ses forfaits ; pour cet effet il se munit d'une phiole de poison, et fut à la tour où sa jeune épouse étoit renfermée, et les yeux étincelants de rage, il lui dit d'une voix entrecoupée par l'agitation de la fureur, qu'il falloit mourir. L'infortunée Isabelle se jeta à ses pieds, et voulut se justifier, mais le tygre sourd à sa voix suppliante, employa la violence pour lui faire avaler le mortel breuvage qu'il avoit préparé ; et la plus aimable des princesses expira dans les plus horribles convulsions, causées par la force du fatal poison ! Peu satisfait de cette victime, ce barbare dénaturé courut à la prison de son fils, ce jeune prince y étoit enchainé comme le dernier des criminels. L'Ogre, après l'avoir accablé d'opprobres, lui annonça que son heure étoit venue. L'infortuné Cariolus ne laissa échapper aucune plainte, mais lorsque par l'ordre du sanguinaire Philipo, on apporta dans son donjon le corps défiguré d'Isabelle, ses cheveux se dressèrent et une frénésie soudaine s'empara de ses sens. Le tyran après avoir joui quelque temps du désespoir de son

filz ordonna au bourreau qu'il avoit amené avec lui de le décapiter : ainsi périt dans le printems de son âge, aux yeux de l'auteur de ses jours, le prince le plus accompli de son siècle ! Cependant l'exprès envoyé du Royaume des Merveilles avoit atteint les Pyrénées ; lorsque la renommée vint au devant de lui, lui apprendre la mort tragique de l'aimable Isabelle. Indigné, il rebroussa chemin sans voir l'Ogre. Qu'on juge du désespoir de Maria, et de son bien aimé époux ; jamais douleur ne fut plus vive ni plus sincère. Le jeune monarque jura de venger sa sœur au péril de sa vie ; il fit assembler un conseil dans lequel il refusa d'admettre Catinette, qu'il regardoit, avec raison, comme l'auteur de tant de maux. Enfin la foudre alloit tomber sur la tête coupable de Philipo ; lorsque la mort qui sans égard ni aux rangs ni à la jeunesse, et encore moins aux projets des mortels, va sans cesse moissonnant à droite et à gauche, vint enlever aux Merveilleux le plus doux et le plus juste des rois. Ce prince ainsi moissonné à son aurore laissa Maria sans héritier, et en proie aux fureurs de l'Ogresse. Ce funeste événement fut la cause des plus grandes calamités que le royaume des Merveilles ait jamais éprouvé. Le souvenir des crimes de Catinette et de l'ogrichon Carlos passera de siècle en siècle et fera toujours gémir l'humanité. Je n'essayerai point de décrire le désespoir de

L'infortunée Maria; ce ne fut qu'avec peine qu'on la rappela à la vie. L'Ogresse se retira dans son château avec ses partisans pour concerter sur les projets de sa grandeur future, et l'abaissement de sa rivale qui, trop occupée de sa douleur, négligeoit sa propre sûreté. Un soir s'abandonnant à toute l'amertume de son affliction, le sommeil vint lui appesantir la paupière. Les songes les plus effrayants assaillirent son esprit agité. Entre autres elle rêva qu'elle étoit dans une forêt, entourée de bêtes féroces, et que la peur la fit se précipiter dans une fosse qui servoit de retraite à une lionne d'une grosseur prodigieuse; son premier mouvement fut d'implorer sa compassion; quand tout à coup la fosse se changea en un rocher escarpé, sur le haut duquel se trouva une Minerve de marbre blanc: sur son égide étoient tracés ces mots: *Je ne protège que la vertu pure, et sans tache.* Maria fit plusieurs efforts pour atteindre cette statue, mais en vain, il lui sembloit qu'une main invisible la retenoit. Elle en étoit là de son rêve lorsque la fée Agréable vint la réveiller, en lui disant, Fuyez princesse, ne tardez pas; on conspire contre vous; vous auriez déjà été la victime de la cruelle Catinette, si la superstition ne s'étoit emparée d'elle. Travestissez vous et partez. Vos petits génies vous accompagneront; ils vous seront toujours fidèles. Adieu, à ma bien aimée Maria! ma douce amie adieu!

Le destin dont je dépends me retient ici, puisse la fortune vous favoriser. En disant ces mots elle embrassa tendrement sa jeune favorite, et la quitta, hélas, pour jamais ! Maria profitant des avis d'Agréable se déguisa ; et, à la faveur de la nuit sortit de ce palais où elle avoit passé des jours si heureux ! Accompagnée de ses génies qui la conduisirent au travers d'un bois, où épuisée de faim et de fatigue elle s'évanouit. Ses Compagnes la rappelèrent à la vie, et lui firent prendre quelque aliment. Quelle chute ! s'écrioit cette infortunée, quoi ! du plus haut et du plus brillant des trônes, me voila réduite à fuir dans la plus affreuse misère ! Puis s'abandonnant au désespoir, elle appelloit la mort à grands cris : Insensée ! La mort n'écoute ni les cris de ceux qui l'appellent, ni les plaintes de ceux qui la craignent. Il est beau de la braver, et quand l'adversité nous a atteint armons nous de courage, et combattons là. Cependant la nécessité lui donna des forces, et après avoir erré plusieurs jours au hazard ; elle arriva à une ferme, où on l'accueillit sans se douter qui elle étoit.

Mais laissons cette victime des vicissitudes humaines donner un libre cours à sa juste douleur, et retournons à Catinette. L'ambition, et la vengeance, dominoient dans son âme cruelle ; mais la superstition leur avoit mis un frein, qui les retenoit sous le joug qu'elle leur avoit imposé. J'ai déjà dit

que cette Ogresse avoit un puissant génie qui la protégeoit. Elle n'osoit rien entreprendre sans le consulter ; car un pouvoir sans bornes n'est qu'une chimère, et les despotes les plus tyranniques ont toujours quelque chose à redouter ; il n'y a que l'innocence, et la vertu qui soient sans crainte, et ni l'une, ni l'autre ne touchèrent jamais le cœur de ce fleau du genre-humain. Elle envoya donc, sur le cheval ailé de la superstition, un messenger à ce fameux génie qui s'appelloit Barbarome, et résidoit dans un vaste et magnifique palais, où on ne pouvoit arriver qu'après avoir gravi sept montagnes, d'une hauteur prodigieuse, et braver les plus affreux précipices. Cependant le messenger à l'aide de sa monture y arriva sans accident. Un gros génie au teint vermeil, en habit violet, et couvert d'un chapeau rouge, vint à sa rencontre. L'envoyé lui ayant signifié qu'il désiroit un entretien secret avec Barbarome, sur des affaires de la plus grande importance. Vous êtes venu trop matin, lui dit ce gros génie, sa hauteesse est à lire son grimoire ; et quand elle est ainsi occupée, personne n'ose l'interrompre ; mais en attendant, comme vous êtes étranger, permettez que je vous fasse voir les curiosités que ce palais renferme. L'envoyé accepta la proposition, et fut d'abord introduit dans une salle très spacieuse où se trouvoient assemblées un nombre infini de figures grotesquement accoutrées,

et de différentes couleurs, toutes avoient un certain embonpoint, et un air jovial qui montrait l'opulence et la libéralité de celui qui les entretenoit. Que sont ces hommes ? demanda cet envoyé. Ce sont, aussi bien que moi, lui répondit l'introducteur, les génies subalternes de sa hauteesse. Est il possible ! dit l'interlocuteur en lui même *qu'un seul homme puisse avoir tant de génies !*—ainsi pensant il se laissa conduire par son officieux compagnon dans une enfilade d'appartemens, où se trouvoit une quantité prodigieuse d'oiseaux de proie de toutes les espèces ; ce qui excitant sa curiosité il questionna de nouveau son compagnon, qui lui répondit, Tous ceux que vous voyez ici sont *nos génies inférieurs* ; lesquels ne sont pas les moins utiles à la conservation du pouvoir illimité dont jouit sa hauteesse. Comme ils sont tous volatiles ; ses volontés sont sûres et exécutées sans retard dans les pays les plus lointains. Parmi ces espèces de génies les uns *volent de jour, d'autres de nuit*, et un certain nombre volent jour et nuit sans jamais se lasser. Quand Barbarome les fait voyager pour quelque affaire de conséquence, il leur prête le pouvoir de faire des prodiges ; *comme*, de convertir le papier en or (car nous avons trouvé la pierre philosophale) de changer les larmes du genre-humain en perles fines, et chaque goutte de sang en rubis : en traçant certains carac-

tères ils font disparaître le vice, et rendent les coupables innocents. Quel incomparable génie, vous avez le bonheur de servir, s'écria l'envoyé. Ce n'est pas tout, interrompit son communicatif compagnon, en baissant la voix. Sa puissance s'étend au de là de cette. . . . Des rugissemens terribles se firent entendre d'un appartement voisin où ils entrèrent, et ce ne fut pas sans effroi que l'étranger se vit entouré de bêtes féroces ! Je puis aisément concevoir, dit il en tremblant, l'utilité des génies volants ; mais ceux ci ? Ceux ci, répartit son introducteur, sont plus nécessaires que vous ne pensez. Barbarome est la douceur même quand tout va bien ; mais . . . . on ne peut pas tout faire par cette voie. C'est par le moyen des génies que vous voyez ici, que nous faisons des merveilles à l'Ouest . . . Une cloche sonna, qui annonçoit que sa haute-tesse avoit fini son grimoire, et qu'elle étoit visible. Le gros génie introduisit le messenger de Catinette, qui fut frappé du plus profond respect à la vue d'une longue barbe, blanche comme la neige. Il se prosterna à quelque distance. Soyez le bien venue, mon fils, lui dit ce vénérable génie, d'une voix bénigne : puis étendant la jambe droite, il ordonna à sa pantoufle (car il avoit le pouvoir de donner vie aux choses inanimées) d'aller recevoir les hommages de monsieur l'étranger ; qui ayant baisé respectueusement l'obeissante savate, y

posa la lettre dont l'Ogresse l'avoit chargé et la renvoya à son maître. Sa hauteesse lut cette lettre attentivement, secoua trois fois la tête en signe d'approbation, puis fit donner à l'envoyé une petite boîte de bois d'acajou qu'il lui ordonna de remettre à sa maîtresse, et le congédia. Le messenger enchanté de sa réception fut retrouver son cheval, sauta dessus, et disparut en un clin d'œil. L'impatiente Ogresse comptoit les momens. Elle reçut la boîte de Barbarome avec une agitation extrême; mais quelle fut sa joie en l'ouvrant, d'y trouver des talismans de toutes espèces. Ces talismans avoient la vertu toute particulière d'endormir la crainte, d'assoupir les remords, et de tenir la témérité sans cesse éveillée, mais un inconvenient y étoit attaché, c'étoit, que, quand on les avoit une fois portés, on ne pouvoit les quitter sans s'exposer aux événemens les plus funestes. Cependant Catinette après avoir partagé ces dons, du plus puissant des génies avec son cher Carlos, sortit de son palais enchanté, et le fit proclamer roi; s'emparant en même temps de la régence. Son premier soin fut de donner ordre qu'on arrêtât Maria; mais quelle fut sa rage d'apprendre la fuite de cette princesse. Elle ordonna qu'on suivit ses traces, et après avoir placé Carlos sur le trône elle y regna de concert avec lui. Jamais règne ne fut plus sanglant, jamais chair humaine ne fut dévorée avec tant d'avidité.



Cette Ogresse et son fils régorgéioient de sang ! et si par la suite ce dernier n'eut eu l'imprudence, lorsqu'il donnoit un festin public à tous les Ogres de son Royaume, de négliger de mettre son talisman contre son cœur, comme sa mère le lui avoit commandé ; c'en eut été fait alors de tous les merveilleux. Cependant l'infortunée Maria, dans son obscure retraite, s'abandonnoit au désespoir ; en vain ses petits génies tâchoient de faire renaitre l'espérance dans son cœur, elle alloit succomber sous le poids de ses malheurs, lorsque les paysans chez qui elle s'étoit retirée, lui dirent que Catinette faisoit depuis peu proclamer dans toute la Monarchie, que la reine de l'isle des Ouragans pouvoit sans craindre aucune opposition de sa part retourner dans son pays. Maria doutoit de la sincérité de l'Ogresse, ses génies craignoient que ce ne fut un piège ; mais ils se trompoient tous trois. Elise ayant appris ce qui se passoit dans le royaume des Merveilles conseilla aux Ouraganois de rappeler leur infortunée souveraine. Cet avis fut approuvé de tous. L'esprit de rébellion fit place à la tendre pitié, et au désir de revoir parmi eux le dernier rejeton des monarques qui les avoient jadis gouvernés, le malheur eut toujours des droits sur les cœurs même les plus insensibles, lorsque l'objet souffrant est éloigné et persécuté par des étrangers. Le lecteur sera sans doute surpris de la modération d'Elise ; mais

Il ne faut pas s'y méprendre, jamais femme n'eut plus de passions que cette souveraine, mais elle savoit les gouverner ; l'ambition remplissoit son âme, la jalousie lui dévorait le cœur, et elle pardonnoit rarement à ceux qui avoient osé en louer une autre en sa présence ; mais la plus parfaite dissimulation ne l'abandonnoit jamais, elle prévoyoit les événemens les plus éloignés, et ce fut cette prévoyance qui lui fit désirer le retour de Maria. Cependant les Ouraganois envoyèrent un Ambassadeur à Catinette lui redemander leur jeune reine. Cette Ogresse ne pouvant refuser une si juste ambassade, sans s'exposer à la vengeance de deux puissantes nations, résolut d'agir en bonne politique. Comme elle ignoroit la retraite de Maria, elle fit publier partout le royaume ce qu'on a vu ci dessus. La jeune souveraine étoit unanimement aimée à la cour des Merveilles ; elle y avoit des amis parmi les courtisans, mais ces amis s'étoient contentés de gémir sur son sort : pas un n'avoit eu le courage de la chercher pour partager sa misère ; en cela ils n'étoient pas singuliers, car la misère est si laide qu'elle effraye ses propres enfans ; et il falloit que Maria eut fait beaucoup de bien, et eut rendu de grands services quand elle étoit dans la prospérité pour qu'on s'avisât même de la plaindre dans l'adversité ; car un cœur qui sait assez aimer pour renoncer aux grandeurs, aux richesses, et s'associer aux

infortunes de son ami n'est à la cour qu'une fiction romanesque. Lors donc que tous ces amis à la mode apprirent que cette aimable souveraine alloit remonter sur le trône de ses ancêtres, il auroit fallu voir comme ils s'empressèrent à l'envi de découvrir sa retraite pour lui rendre de nouveaux hommages ! Cependant Maria apprit bientôt par ses petits génies (qui étoient toujours aux agnets) toutes ces nouvelles, et craignant une foule d'importuns que l'adversité lui avoit déjà appris à apprécier, elle envoya secrètement chercher deux de ses parents qui étoient à la cour, et quelques domestiques, pour l'accompagner ; elle s'embarqua ! et hélas ! quitta pour jamais ce pays si cher à son enfance ! Cette charmante contrée où elle avoit passé des jours si délicieux, où elle avoit aimé pour la première fois ! et où enfin tout avoit été soumis à son empire. Avec quel déchirement de cœur ne vit elle pas ces côtes chéries, l'orgueil de la nature, s'éloigner et disparoitre à ses yeux baignés des larmes les plus cuisantes qu'elle eut jamais versés. Adieu, ô mânes d'un époux adoré, s'écria-t-elle douloureusement ! je vous quitte à jamais, le cruel destin ne permet pas que les miennes reposent près de vous. Cher et premier objet de ma tendresse où est tu ? L'âme en se séparant de sa dépouille mortelle perd elle tout sentiment de ce qui lui fut si cher sur la terre ? Non, non, je ne puis le croire ;—

je sens la mienne s'élever vers toi ; il me semble que tu l'appelles ! Elle te rejoindra ô mon bien aimé pour ne se plus séparer de toi. Absorbée de tristesse elle se retira dans sa cabane. Le vent étoit favorable, le vaisseau entra bientôt dans le port où on devoit débarquer. Dès que les Ouraganois apprirent l'arrivée de leur souveraine ; ils accoururent en foule aux sons des instruments en usage parmi eux. Ce qui sembla aux oreilles raffinées de Maria un abominable charivari : puis les hurlemens dont ils remplissoient l'air pour exprimer leur joie, et la manière grossière, et même brutale avec laquelle chacun se poussoit et tarabustoit pour l'approcher de plus près, et la singularité de leur accoutrement (car dans ce pays là, les messieurs portoient des cotillons, et les dames de grands turbans, et des bandouillères de trois couleurs, tout cela dis-je fit une impression si désagréable sur l'esprit de la jeune reine qu'elle se crut transportée au milieu d'une troupe de sauvages. Elle se rappeloit son entrée dans le royaume des Merveilles. Ses yeux cherchoient de chaque côté, mais en vain, ces rangs de militaires bien accoutrés et sous les armes, qui tenoient la populace à une respectueuse distance, dont les cris de vive la reine étoient exprimés distinctement, et avec l'effusion du sentiment d'admiration que sa vue leur inspiroit. Quel contraste ! se disoit cette esclave du superficiel.

Hélas en général on n'est heureux ou malheureux dans ce monde que par comparaison ; on voudroit toujours monter, et le premier pas qu'on est forcé de descendre est le plus pénible de tous. Pauvre Maria ! elle ne réfléchissoit pas (car elle n'avoit guères eut le temps de réfléchir) que si le vice et la perfidie peuvent se cacher sous les dehors les plus séduisants, la vertu et la sincérité ont souvent une apparence rien moins qu'attrayante. Enfin elle arriva au palais qu'elle devoit habiter ; hé ! quel palais ! en comparaison de celui qu'elle avoit occupé n'a guères ! Pour comble de disgrâce les deux parens qui l'avoient accompagnés, loin de lui donner des avis salutaires, et consolants, ne faisoient que l'encourager dans ses dégouts. Ils affectoient de mépriser les coutumes et les mœurs d'une nation, sans se donner ni le temps ni la peine de l'approfondir. Ainsi sous le nom de l'amitié ils faisoient naître dans le cœur de leur infortunée niece, des sentimens qui ne pouvoient qu'augmenter son malheur et la conduire à sa perte. O amitié ! ton nom est sans cesse dans la bouche du genre humain ! mais que le cœur qui sait noblement te sentir est difficile à trouver. Cependant une cour assez nombreuse entoura bientôt la jeune reine ; sa beauté, et ses agrémens éblouirent d'abord. Dès qu'Elise apprit l'arrivée de sa cousine, elle lui écrivit selon l'usage pour la complimenter, et ces deux

princesses eurent dès lors une correspondance assez régulière, et fort amiable en apparence, Peu à peu les sujets de Maria s'aperçurent du dégoût qu'elle avoit conçu pour eux. Cette infortunée périssoit d'ennui, son affabilité naturelle faisoit place au dédain le plus marqué. Pour remédier aux maux qu'ils prévoyoiient ils la pressèrent de se remarier ; ce qu'elle refusa, Les esprits s'aigrirent et se soulevèrent. Elle demanda des conseils à Elisa, qui lui répondit qu'elle ne pouvoit apaiser ses sujets qu'en les satisfaisant. Ensuite elle lui proposa un Seigneur de sa cour, en lui donnant à entendre, mais avec précaution (car elle étoit trop rusée pour s'engager), que parmi les enfans qui naistroient de cette alliance, elle pourroit bien se choisir un héritier. Mais Maria rejeta cet offre avec mépris. Elle qui avoit eue pour époux un des premiers monarques de l'Europe, trouvoit une humiliation extrême dans le parti qu'on lui proposoit ; et le Seigneur proposé qui arriva à la cour de cette princesse, n'étant rien moins qu'attrayant, fut bientôt congédié. Dès ce moment la correspondance des deux cousines devint froide et contrainte. Elisa résolut de parer le coup qui la menaçoit ; car elle pensoit que si la souveraine du Nord de l'Isle des Ouragans épousoit un Prince étranger, elle pourroit bien devenir une rivale trop puissante, et qui sait même, se disoit elle en secret, si mon pouvoir

ne seroit pas anéanti ! Pour prévenir cet accident elle cessa de dire qu'elle ne vouloit pas se marier ; au contraire, elle donna à entendre qu'elle avoit changé de sentiment. Cette ruse eut l'effet désiré. Plusieurs princes qui, désespérant de vaincre cette illustre princesse, commençoient à tourner leurs pensées du côté de Maria, vinrent à la cour de sa rivale, qui résolut de jouer la coquette jusqu'à ce que sa concurrente eut accepté un époux selon ses vues. Celle ci, sans méfiance de ce qui se tramoit contre elle, consultoit Erreur (sa nouvelle favorite) et ses petits génies sur le choix qu'elle feroit parmi les princes qui, selon elle, ne manqueroient pas de la rechercher ; en attendant elle s'amusoit à faire de la musique. Un jour dans le cours de la conversation un de ses pages lui dit qu'il y avoit un génie de ses amis au de là des Alpes, qui seroit très utile à sa majesté. Hé ! quels sont ses talents ? demanda-t-elle. Premièrement, celui d'Apollon sur la Lyre, répondit le page. Ha ! interrompit Erreur, je le connois, il surpasse Orphé ; car outre qu'il peut charmer l'ennui, il rend les cœurs indifférents sensibles, et les sensibles indifférents. Durant le sommeil, le son harmonieux de sa voix fait naître les songes les plus flatteurs, et ses talents se renouvellent chaque jour, reprit le petit page. L'imprudente Maria écoutoit cet éloge avec la plus grande attention, elle s'informa du nom de ce

rare génie. Symphonius, dit la favorite, et elle se mit à en faire la description suivante : Sa personne est agréable, sa voix enlève, et ses doigts sur la lyre ravissent l'âme la plus insensible. Il est immortel, *excepté lorsque la lune est dans son croissant*, alors il se cache avec soin ; car il est menacé d'une mort funeste, s'il étoit jamais vu avant que le cercle de l'astre brillant de la nuit soit à moitié rempli. La jeune souveraine impatiente de posséder un si merveilleux génie, l'envoya chercher au plus vite, lui faisant promettre tout ce qu'il pourroit désirer.

Elisa, qui avoit des espions à la cour de sa rivale, fut bientôt instruite de toutes ses incon-  
séquences, et résolut de profiter de ses indis-  
crétions pour triompher d'elle. Elle envoya  
chercher un jeune seigneur nommé Henrique,  
descendant d'une des plus anciennes et illustres  
familles de l'Isle des Ouragans. C'étoit le plus  
beau cavalier de son temps : fier et ambitieux ; il  
avoit refusé plusieurs alliances qu'elle lui avoit  
proposées parce qu'il ne les croyoit pas dignes  
de son rang. Il osa, dit on, espérer de fléchir  
l'âme stoïque de cette princesse, mais n'en ob-  
tint jamais d'autre sentiment que celui que sa  
merveilleuse beauté inspiroit à tous ceux qui  
le voyoient, savoir, l'admiration ! L'amour  
propre de cet Adonis se sentant blessé, il  
s'étoit absenté depuis quelque temps de la  
cour. Cependant lors qu'il reçut l'ordre de se



rendre au palais, il obéit en diligence. Elisa feignant avoir des affaires secrètes, et de la plus grande importance, à transmettre à son ambassadeur à la cour de Maria, lui dit, que le regardant comme le seigneur le plus digne de sa confiance, et le plus capable de traiter en son nom de ce dont il s'agissoit ; elle avoit jeté les yeux sur lui pour qu'il se rendit au plus vite à l'incognito, dans le royaume des Ouragans ; en finissant ces mots elle lui remit une lettre adressé à l'ambassadeur. Henrique lui demanda s'il avoit sa permission de se faire introduire à sa belle cousine ? Ce seroit inutile, répondit froidement cette rusée princesse, car elle dédaigne les seigneurs de ma cour. Mais, reprit elle (comme par réminiscence), vous êtes natif de son pays ; peut-être vous recevrait elle—vous verrez—faites comme vous jugerez à propos, pourvu que je n'y sois pour rien, et si vous la voyez ne lui parlez pas même de moi. Adieu—puis elle ajouta d'un ton badin—Quand on est fait comme Henrique, on n'a pas besoin d'autre recommandation auprès d'une jolie femme—en disant cela elle le quitta, bien sure d'avoir réussi dans son stratagème. En effet elle avoit piqué au plus haut degré l'amour propre de l'orgueilleux jeune homme, qui extrêmement surpris de ce que ses charmes n'avoient pas eu le pouvoir de captiver cette souveraine, crut entrevoir dans ses dernières paroles un esprit de coquetterie, qui fit naître

en lui le désir de se venger, en transférant les hommages qu'il lui avoit rendu à sa rivale. Nous savons tous, se disoit il avec fatuité (en se regardant avec complaisance dans une superbe glace de Venise), que, pour vaincre les belles de quelque condition qu'elles puissent être, il ne s'agit que de mettre en jeu l'envie, et l'extrême jalousie qu'elles ont toutes les unes contre les autres. Ha ! je suis sûr de mon coup, continua-t-il, en s'applaudissant de son projet, il ne me reste qu'à choisir entre deux royaumes ! L'amour propre a l'art tout particulier non seulement de donner la Berlue à ses possesseurs, de manière qu'ils croient voir plus clair que les autres, mais aussi de les rendre incrédules ; car si la vérité même fut descendue des cieux, et eut dit à l'infatué Henrique, qu'il n'étoit qu'un instrument entre les mains de l'adroite Elisa, lequel elle faisoit mouvoir à son gré, il ne l'auroit pas cru, étant trop vain, et inexpérimenté pour croire autre chose, sinon qu'il étoit irrésistible au beau sexe.

Cependant il arriva bientôt dans le pays qui l'avoit vu naître ; il remit la lettre dont il étoit chargé à son excellence, qui étoit un partisan tout dévoué à l'incomparable souveraine du midi, et qui s'étoit attiré son entière confiance par sa profonde politique. Il entra tout d'un coup dans les vues de sa maîtresse, qui lui recommandoit surtout de se servir de Symphonius pour arriver à ses fins. Ce génie ne

fut pas plus difficile à corrompre, qu'Henrique ne le fut à prendre le change sur les prétendues affaires qui l'avoient amené. Monsieur l'ambassadeur étant un de ces rares génies, qui ont l'art de persuader que ce qu'on voit de ses propres yeux et ce qu'on touche de ses propres mains est tout autre chose que ce qu'elle est en réalité.

Le jeune seigneur fut introduit le jour suivant à sa majesté, qui pour la première fois depuis son premier hymenée fut frappée d'admiration ! De son côté ce nouveau Narcisse resta extasié à la vue de tant d'attraits, et ne put s'empêcher d'avouer en lui-même qu'il avoit enfin trouvé son parallèle en beauté. Peut-être ne se seroit-il pas fait cet aveu de si bonne grace, si cet objet eut été de son sexe. Quoiqu'il en fut Maria le reçut avec son affabilité ordinaire et le retint avec son excellence à son petit souper. Erreur, sa favorite, devoit faire la partie carrée, tandis que Symphonius à quelque distance enchanteroit leur sens, de ses sons harmonieux ! Ce merveilleux génie se surpassa ce soir là, et jeta Henrique dans une telle ivresse que, se précipitant aux pieds de l'aimable souveraine, il se déclara son esclave. L'ambassadeur se retira en silence. Erreur en fit de même ; et la Lune dans son croissant, commençant à paroître sur l'orison renvoya Symphonius dans sa solitude. On ne sut jamais ce qui se passa, ni ce qui se dit dans le

tête-à-tête de ces deux amans ; mais chacun apprit peu après qu'ils s'étoient épousés sans demander avis à qui que ce fut. En apprenant cette nouvelle, Elisa, quoiqu'au comble de ses vœux, feignit le plus grand étonnement ! Les sujets de Maria approuvoient son choix, elle jouissoit du bonheur d'être aimée d'eux, et adorée d'un époux qu'elle croyoit chérir. Sa félicité sembloit parfaite. Cependant Symphonius avoit toute sa confiance ; cet artificieux génie la conduisoit à son gré. Un jour, elle lui dit qu'Henrique la sollicitoit depuis peu de lui remettre les rênes du gouvernement ; alléguant le soin pénible que ce lui devoit être, de régir une nation qui lui étoit pour ainsi dire étrangère. Mais ce favori qui avoit ses raisons pour que Maria conservât ses droits, se mit à jouer sur sa lyre un air nouveau, pour cette souveraine, qui lui inspira une ambition beaucoup plus forte que ne l'étoit l'amour qu'elle ressentoit pour son époux. C'est ainsi que cette infortunée eut toujours auprès d'elle des ennemis de son repos, et de sa réputation. Cependant elle devint enceinte, à la grande satisfaction d'Henrique, et des Ouraganois. Les premiers mois de sa grossesse se passèrent assez tranquillement. Enfin la jalousie, accompagnée de tous ses soupçons, se glissa petit à petit dans le cœur hautain de celui qui seul avoit droit à sa confiance. Symphonius lui portoit ombrage, mais trop fier pour se plain-

dre ; et indigné qu'un objet si vil à ses yeux put lui ravir sa tranquillité, il devint sombre et morose. Maria attribua ce changement d'humeur, au refus qu'il avoit reçu lors qu'il sollicitoit qu'elle lui cédât la puissance souveraine dans ses états. Ce n'est pas que cet infortuné époux eut le moindre doute sur la vertu de celle qu'il adoroit, mais cette confiance qu'elle lui refusoit, et qu'elle accordoit à ce génie symphonique, le tourmentoit sans cesse. Maria ne connoissoit guères les hommes. La courte année qu'elle vécut avec Francisco, ne fut qu'une scène d'enchantement. Ce jeune monarque étoit d'un caractère doux et pliant ; les volontés de celle qu'il adoroit étoient pour lui des loix. Henrique, au contraire, étoit hautain, et exigeant, et quoiqu'il aimât passionnément son épouse, l'idée de dépendre d'elle, et d'être gouverné par une femme, blessait son orgueil. Erreur conseilla à sa jeune maîtresse de rendre à son époux fierté pour fierté, et dédain pour dédain ; elle lui répétoit sans cesse que c'étoit le seul moyen de subjuguier un homme dont la hauteur devenoit de jour en jour plus insupportable. Symphonius de son côté dès qu'il s'aperçut de la haine jalouse qu'il avoit inspiré, mit tout en œuvre pour irriter celui qu'il auroit dû tâcher d'apaiser. Mais les plus grands génies sont sujets à manquer et celui ci paya cher sa témérité ; car Henrique, tourmenté jour et nuit des

différentes passions qui agitoient son âme, résolut de se venger. Il confia ses griefs à quelques uns de ses amis, qui lui promirent de se prêter à ce qu'il exigeroit d'eux. Satisfait de cette assurance, il les quitta après leur avoir fait part de ce qu'il projetait. La Lune étoit dans son croissant et il ne s'agissoit que de découvrir la retraite de Symphonius lorsque cet astre paroîtroit au dessus de l'orison. Cependant ce génie avoit eu des avis secrets qu'on conspiroit contre lui ; il en parla à Erreur, qui lui conseilla de se réfugier tous les soirs dans l'appartement privé de sa maîtresse, où personne qu'elle n'étoit admis après le coucher du soleil, et d'y rester jusqu'à ce que l'heure du danger fut passée ; elle l'assura qu'il y seroit en pleine surété, et que Maria le protégeroit contre toutes attaques. Qu'on juge de la fureur d'Henrique, lors qu'il apprit que le génie symphonique passoit les soirées dans le boudoir de son épouse. Effrené de jalousie, il ne veut plus différer sa vengeance, il court chercher ses amis, les fait s'armer de poignards et avant que l'astre de la nuit eut parcouru les deux tiers de sa course ; il entre, suivi de ses satellites, dans l'appartement de la jeune souveraine, qu'il trouva avec sa favorite, écoutant, dans un ravissement extrême, les sons mélodieux de Symphonius, qui s'accompagnoit sur sa lyre.

Surprisé, et indignée à la vue de plusieurs

hommes qui s'introduisoient si brusquement dans son particulier; la reine se leva et leur en témoigna son ressentiment, mais un d'eux sans l'écouter, plongea son poignard dans le sein de son favori, qui dès qu'il aperçut le danger qui le menaçoit s'étoit réfugié derrière sa protectrice. Lors qu'il se sentit mortellement blessé, le desir de la vengeance s'emparant de son cœur, il entonna un air lugubre qui devoit inspirer une haine invincible à Maria pour son époux. Ainsi expira cet incomparable génie, de la manière du monde la plus mélodieuse, et la plus funeste au repos d'Henrique. La jeune souveraine s'évanouit comme il rendit le dernier soupir, et fit craindre pour sa vie. Henrique, dont la vengeance venoit d'être assouvie, sentit renaître toute sa tendresse pour celle qu'il avoit si cruellement outragé; la jalousie faisant place aux remords les plus cuisants, il fit mettre sa chère Maria au lit auprès duquel il s'agenouilla dans un morne silence; elle revint à elle, mais ne fut point touchée de la situation d'un époux qui lui étoit devenu odieux! Peu après cet événement, elle donna le jour à un prince, Henrique fut transporté de joie à la naissance de son fils; il espéroit que Maria devenue mère lui rendroit sa tendresse; il fut déçu dans ses espérances; elle aima son fils, mais elle continua à détester son mari. Cependant tout le royaume étoit dans les fêtes, et se

réjouissoit d'avoir un héritier à la couronne. Elisa écrivit à sa cousine pour l'en féliciter ; et s'offrit à être marraine du nouveau né, qu'elle nomma Jacobus. Ce Prince montra dès sa plus tendre enfance une prudence, et une sagesse toutes particulières ; il étoit d'une disposition si paisible, que lors qu'il voyoit un poignard ou une épée nue, il tournoit la tête en fermant les yeux. On dit aussi qu'il fut doué par la nature, d'un odorat si fin, qu'en approchant d'aucune ville quelconque, il pouvoit désigner où se tenoient les magasins à poudre, à quelque distance qu'ils fussent. Don rare ! qui lui fut très utile par la suite. Tant de sagacité lui acquirent le surnom de Salomon ; qu'il mérita toute sa vie.

Vers le temps de sa naissance, les petits génies qu'Agréable avoit donnés à Maria, effrayés du sort de Symphonius, prirent la fuite, et furent retrouver cette aimable fée qui les reçut avec joie. Elle s'étoit retirée depuis quelque temps de la cour des Merveilles et habitoit un Château solitaire, où elle n'avoit d'autre compagne pour charmer ses ennuis qu'Espérance sa dame d'atours, et sans soucis, son écuyer. Elle avoit appris par son grimoire tout ce qui s'étoit passé, et devoit arriver, dans l'Isle des Ouragans. Elle plaignoit sa chère Maria, et désiroit ardemment qu'il fut en son pouvoir de lui être utile ; mais à l'impossible nul n'est tenu. Ses deux nou-



veaux hôtes lui ayant demandé ce qui se passait à la cour de Carlos, elle les satisfait ainsi : Jamais Ogresse ne fut plus altérée de sang humain que ne l'est Catinette et son fils, ils ont porté la cruauté à un tel excès qu'Henricus épouvanté a abandonné son pays et s'est réfugié chez un peuple sauvage, qui l'a élu pour régner sur lui, ah ! mes chers amis, continua la fée Agréable, j'ai vu n'aguères les fleuves, les fontaines, et les ruisseaux, de cette charmante contrée rougis du sang des plus vertueux sujets du royaume. J'ai vu Carlos et son inhumaine mère se repaître d'un spectacle, dont le récit fera frémir la nature dans les siècles les plus reculés ; mais le Ciel justement irrité les en punira ; le temps approche où la mort, qui suit sans relâche cet Ogrichon, saisira l'instant favorable et délivrera la terre d'un monstre, qui n'a que trop vécu. Alors son frère reviendra pour lui succéder, mais quoique plus humain, il périra aussi, car l'affreux fanatisme empruntera le voile de la religion, et lui plongera son poignard dans le sein. Ainsi passera cette race abominable. Quant à Catinette elle vivra pour voir ses projets confondus, son orgueil abaissé, et un étranger monter sur le trône, qu'elle et les siens ont déshonoré. Elle a eu l'adresse d'unir sa fille Margot à ce vertueux prince, mais il n'attend qu'une occasion favorable pour répudier ce dernier rejeton d'une famille

qu'il a en horreur ! Ici la fée cessa pour reprendre haleine ; les deux petits génies se regardoient avec le plus grand étonnement, car c'étoit la première fois qu'ils avoient entendu Agréable parler *raison* / et être si longtemps *sérieuse*. Elle devina leur pensée, et leur dit, en reprenant sa gaieté ordinaire, Ne croyez pas, mes chers enfans, que je sois devenue mélancolique ; non, j'ai trop de philosophie pour m'affliger de maux que je n'ai point causés, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de remédier. N'attribuez donc pas ma gravité à un changement d'humeur, mais aux souvenirs momentanés que votre retour a naturellement rappelés à mon esprit. Pauvre Maria ! mais il n'y faut plus penser, continua cette Agréable fée, rendons nous désormais heureux par nous mêmes en bannissant loin de nous tout ce qui pourroit nous affliger. Les petits génies enchantés de leur réception oublièrent bientôt l'Isle des Ouragans ; et vécurent heureux auprès de leur protectrice ; on dit que par la suite ils se propagèrent considérablement dans le Royaume des Merveilles, et que même, plusieurs passèrent dans les pays étrangers, où ils se multiplient tous les jours. Mais retour-nons à l'infortunée Maria. A peine cette princesse fut elle relevée de ses couches, qu'elle pour éloigner Henrique plus que jamais des affaires ; elle pensa à se choisir un premier ministre parmi ses courtisans. Il y en avoit un nommé

Brutti ; l'homme le plus ambitieux, et artificieux qui fut jamais : il cachoit sous des dehors, qui annoncoient la franchise, et la droiture, un cœur faux et cruel, il savoit flatter avec tant d'art, que personne ne doutoit qu'il ne fut la sincérité même. Depuis la catastrophe de Symphonius (qu'il avoit depuis longtemps regardé avec jalousie) il s'étoit insinué, au près de sa souveraine avec succès, et ce fut à lui, qu'elle résolut de confier les rênes du gouvernement. Brutti ne fut pas plutôt en charge qu'il projeta la perte d'Henrique. Cependant celui-ci rebuté des froideurs de son épouse, et voyant que l'assassinat de son favori n'avoit servi qu'à lui donner des vains regrets, se retira de la cour, et fut mener une vie mélancolique et languissante, dans une solitude à quelques miles de la capitale. Le nouveau ministre déplut bientôt aux Ouraganois, ils se revoltèrent. Maria tantôt forcée de s'armer contre eux en sa propre défense, tantôt obligée d'abandonner son palais avec son fils, ne connoissoit plus le repos. Brutti sut si bien profiter de tous ces troubles et se rendre si nécessaire à sa maîtresse qu'elle ne pouvoit agir que par lui. Un jour on vint l'avertir qu'Henrique étoit à l'extrémité, et desiroit ardemment la voir. A cette triste nouvelle un sentiment de compassion s'empara du cœur de cette infidelle épouse. Elle partit, et arriva en peu de temps au lieu

qu'habitoit ce prince mourant : leurs larmes coulèrent en abondance en se revoyant ; et le ressentiment des injures qu'elle avoit essuyées, faisant place à la pitié, elle n'oublia rien pour adoucir l'amertume du chagrin qui dévorait l'âme altière, mais hélas ! trop sensible, de cet époux abandonné. Cependant les soins réitérés de celle qu'il n'avoit cessé de chérir, rendirent peu à peu le calme aux esprits, trop longtemps agités d'Henrique. Les visites fréquentes de sa bien aimée lui devinrent comme un baume salutaire ; il se rétablissoit à vue d'œil ; lorsque Brutti alarmé, et craignant une réconciliation permanente résolut d'effectuer sans délai ce qu'il préméditoit depuis son avancement, savoir, la perte de son rival ! Je dis *son rival*, parceque ce perfide avoit osé aspirer à sa souveraine, qui dans la persuasion que son rang, et sa situation la mettoit à l'abri d'une telle témérité, continuoît à se livrer avec confiance à cet audacieux. Mais que servent les situations les plus élevées, sans cette noble dignité qui commande le respect ? Comment peut on s'attendre à la considération d'autrui lors qu'on a cessé de se considérer soi-même ? Maria en humiliant, en abaissant celui qui avoit droit à son respect, et à sa soumission s'étoit dégradée elle même aux yeux des hommes ; et Brutti la regardoit comme une femme ordinaire, et une conquête facile à acquérir. Un soir donc feignant de

s'attendrir et de partager les craintes de cette imprudente Souveraine sur la santé de son époux, il lui recommanda le changement d'air, alléguant aussi la fatigue que ses visites fréquentes si loin de la Capitale devoient lui causer. Il s'offrit à faire préparer une maison agréable et commode, à la portée de la ville. La trop crédule Maria goûta cet avis. Ce ne fut pas sans peine qu'elle persuada au dévoué Henrique de quitter sa chère solitude. Cependant il se rendit, sur la promesse qu'elle lui fit qu'il seroit également seul dans la maison qu'elle lui destinoit. Le scélérat ministre n'avoit pas perdu de temps, dès qu'il eut obtenu le consentement de sa maîtresse, le nouveau domicile fut meublé avec l'élégance la plus recherchée. Mais ô comble d'infamie, sous la chambre à coucher se trouvoit un caveau, que le traître remplit de poudre à canon, et des appareils nécessaires pour le faire sauter. Vers le minuit Maria prit congé d'un époux qui la chérissoit, il la pressa (hélas ! pour la dernière fois) contre son cœur, lui fit promettre de venir déjeuner avec lui. Mais à peine fut elle rentrée dans son palais, que ce prince infortuné fut enseveli sous les ruines de l'appartement où elle l'avoit laissé !! Le bruit de cette horrible catastrophe ne se fût pas plutôt répandu, que les amis d'Henrique ne doutant pas que Maria ne fut complice de ce meurtre, prirent les armes, et coururent au

palais pour l'immoler à leur fureur. Cette princesse épouvantée s'échappa, et fut trouver Brutti, à qui elle demanda du secours pour sauver son fils qu'elle n'avoit pas eu le temps d'emporter avec elle. Ce perfide s'attendoit à cette visite, et profitant de la terreur, où il la voyoit, lui dit que le seul moyen de sauver sa vie, et celle de son enfant étoit de se donner un protecteur en l'acceptant pour époux; et sans attendre de réponse il fit entrer deux ministres qu'il avoit corrompu et l'épousa. Maria s'évanouit durant la cérémonie, et ne reprit l'usage de ses sens que pour se trouver dans les bras d'un troisième époux, avant d'avoir pu réfléchir à la manière dont avoit péri le second. Brutti ne manqua pas de publier son mariage, mais cette nouvelle au lieu d'intimider les Ouraganois ne fit que les irriter d'avantage, en les confirmant dans l'opinion que leur souveraine, d'intelligence avec son premier ministre, avoit eu part à l'abominable complot qui leur avoit enlevé à jamais un prince qu'ils adoroient, et il faut avouer que les apparences par les quelles on juge communément les rendoient excusables. Les principaux du royaume firent mettre Jacobus en lieu de sûreté, et tous d'un commun accord poursuivirent les nouveaux époux pour les sacrifier au manes d'Henrique. Le lâche Brutti se voyant dans un danger éminent prit la fuite, et abandonna à son sort celle qu'il avoit juré

de protéger au péril de sa vie. Cet infâme après avoir fait pendant dix ans le métier de Corsaire, fut jeté sur une côte inconnue, et tomba entre les mains d'Anthropophages, qui lui firent subir une mort digne de ses forfaits. Cependant la malheureuse Maria en proie aux tourments de l'âme les plus déchirants, inquiète sur le sort de son fils, et poursuivie de ses sujets, ne savoit à quoi se résoudre. Allons dans le Royaume des Merveilles, se disoit elle ; avec l'accent du desespoir ! mais l'amour propre, cet ennemi du genre-humain, ce génie malfaisant dont un seul regard aveugle ceux sur qui il s'arrête ; lui dit tous bas, Quoi ! jadis souveraine de cette charmante contrée, iras tu ramper et supplier, où tu as régné avec tant d'éclat. Ainsi irrésolue elle s'avancoit vers le midi ; et enfin se déterminà à entrer dans les états d'Elise, à qui elle écrivit pour lui demander une entrevue. Cette princesse ordonna d'abord que sa cousine Maria fut traitée selon son rang ; mais elle refusa de la voir. Cependant les amis d'Henrique exigèrent que la jeune reine fut examinée, et jugée selon les loix. Elise ne put refuser leur demande, mais elle se réserva le droit de disposer de cette illustre accusée selon son plaisir, en cas qu'elle fut convaincu du crime affreux dont elle étoit chargée. La jeune souveraine fut donc sommée de comparoitre devant les juges assemblés pour l'examen de

cette affaire ; elle refusa de se défendre, alléguant que comme tête couronnée, elle ne se justifieroit que devant son égale ; sous la protection de laquelle elle s'étoit mise. Cette juste requête ne fut point admise. Elise persista à ne point voir cette reine persécutée, qui, de son côté ne voulut jamais répondre à aucune accusation. Cependant les Ouraganois bien résolus d'exclure à jamais cette princesse du trône, couronnèrent Jacobus, et lui nommèrent un Régent. Maria, indignée du refus de sa cousine, forma le dessein d'engager quelques princes étrangers dans sa querelle ; elle conspira contre cette souveraine du midi ; mais la témérité de ses entreprises ne servit qu'à la faire emprisonner. Le malheur lui donna du courage ; on la vit sous le poids de l'adversité patiente, discrète, persévérante, et même intrépide ; enfin tout le contraire de ce qu'elle avoit été jadis. C'est que la prospérité nous éloigne du premier principe de la nature humaine, et que l'infortune nous y ramène. Du fond de sa prison, cette infortunée eut l'adresse de se faire un parti. Un sujet d'Elise paya de sa tête le projet de la délivrer pour régner avec elle. Après celui ci plusieurs autres attentèrent sa délivrance avec aussi peu de succès, on menaçoit même la vie de sa rivale, à qui ses partisans faisoient envisager la mort de cette noble captive comme nécessaire à sa sûreté. A la fin Elise lasse de toujours vivre dans les craintes, et les alarmes imagina de proposer à



sa prisonnière de résigner formellement ses droits à la couronne des Ouragans en faveur de son fils, et qu'à ce prix elle seroit mise en liberté. Mais Maria rejeta cette offre avec fierté. Durant sa longue captivité elle écrivit plusieurs fois à Jacobus (à qui elle envoya son portrait et ses bijoux) pour lui faire part de sa situation, mais ce jeune prince ne reçut jamais ces lettres, lesquelles tombèrent entre les mains des ennemis de sa mère qui les lui renvoyèrent, comme n'étant pas adressées à sa majesté Ouraganoise. Car quoique cette illustre prisonnière aimât son fils, elle refusa toujours de lui donner le titre qu'elle croyoit n'appartenir qu'à elle seule. O orgueil ! père de tous les péchés ! O amour du pouvoir dominant ! vous étouffez donc dans les cœurs dont vous vous êtes emparés, les plus doux sentimens de la nature ? puisque vous les forcés à vous sacrifier même l'amour de la liberté. Cependant ce fils étoit en proie aux plus mortelles inquiétudes, Elise l'ayant en quelque sorte adopté, et correspondant avec lui, en avoit souvent été intercédée en faveur de l'auteur de ses jours ; mais il n'en avoit jamais reçu aucune satisfaction. Cependant cette souveraine s'inquiétoit des refus de Maria ; elle essaya les menaces ; mais en vain : enfin un de ses courtisans, en secret dévoué aux amis d'Henrique (qui n'attendoient que l'instant favorable pour assouvir leur vengeance)

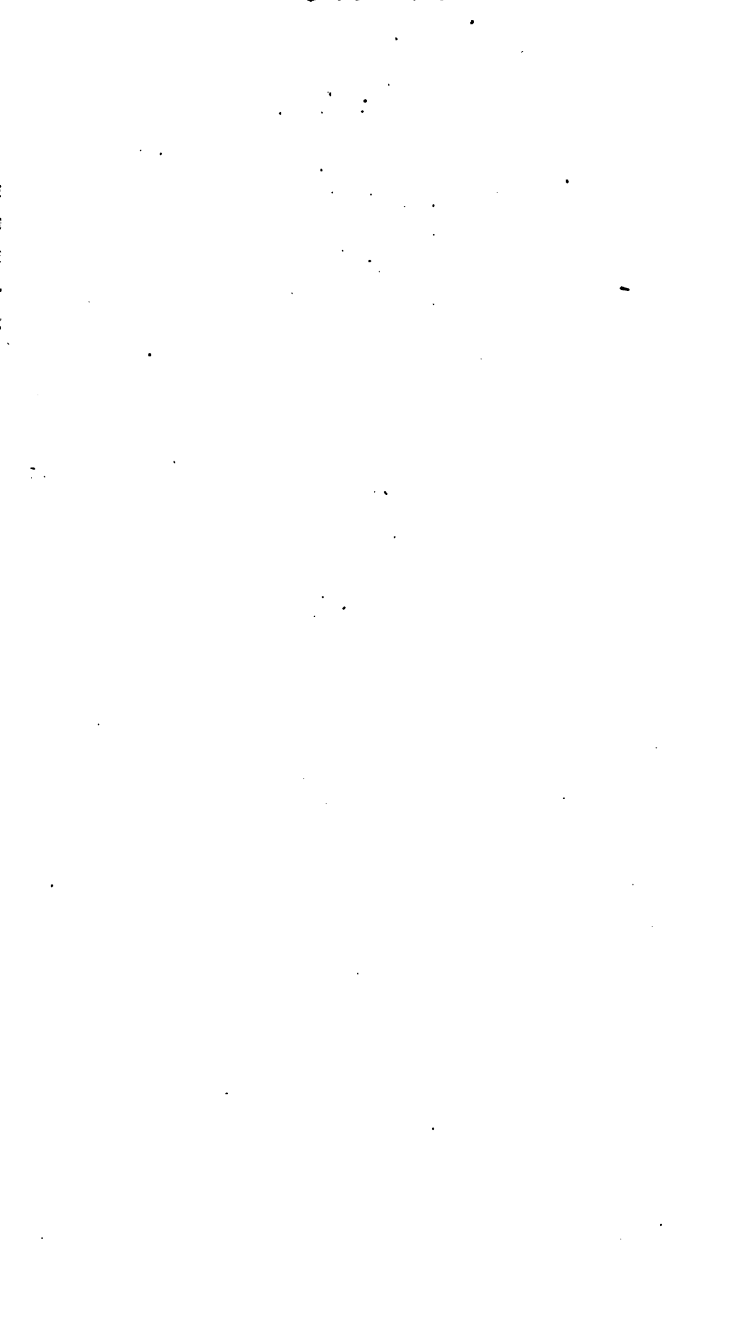
proposa un expédient. Cette orgueilleuse Ouragapoise, dit-il à Elise, est trop persuadée que votre majesté ne signera jamais l'arrêt de sa mort, et l'espoir de regagner sa liberté par quelque nouvel attentat, lui fera toujours refuser de renoncer à ses droits. Otez lui cet espoir, madame ; signez cet arrêt et confiez le à une personne sûre qui n'en fera d'autre usage que ce que vous lui prescrirez. Ou je me trompe fort, ou la crainte d'un supplice fera trembler cette altière captive. J'y consens, répondit la trop crédule Elise ; mais il faut que *vous*, que je chargerai d'une chose de cette importance, me prête serment que si Maria résiste malgré l'arrêt qui la condamne, on ne lui fera aucune violence. La vengeance est la protectrice du parjure ; le perfide courtisan jura : et dès qu'il fut en possession de cette fatale signature, il fut avertir les ennemis de la trop infortunée princesse, qui firent préparer en diligence les funestes appareils que leur suggéra une haine implacable, que le temps et les souffrances de leur victime n'avoient pu affaiblir. Cette victime ne déshonora pas son dernier moment. Un noble courage, une humble résignation, et un généreux pardon l'accompagnèrent sur l'échafaud qui l'attendoit, où après avoir déclaré hautement son innocence du meurtre dont on la croyoit coupable, et béni son fils, elle fut décapitée !—

Le soleil s'obscurcit ! le tonnerre gronda !

et la renommée suivie du remords, fut au palais d'Elise lui annoncer la trahison de son perfide courtisan, qui prit la fuite, et ne reparut plus. La pitié en larmes accompagnée du ressentiment alla trouver Jacobus; qui ne pardonna jamais à celle dont il devint l'héritier. Et la censure à mille langues, qui perpétue en murmurant, les erreurs d'autrui, passa de royaume en royaume, et térnit de son souffle réitéré la gloire d'une souveraine, qui durant toute sa vie ne fut qu'une seule fois *trop crédule!!*

F I N.





67C83E97





82

B12

